

CE QU'IL M'A
LAISSÉ

Chapitre 1

ÉLISE

Je n'ai pas dormi cette nuit. Encore. Je me suis tournée et retournée dans ce lit trop grand, trop froid, trop vide. Le silence me hurle dans les oreilles. Il est partout. Dans les murs. Dans les draps. Dans mes os.

Depuis que Gabriel est parti, je ne suis plus qu'une ombre. Une version floue de moi-même. Je fais semblant. Je fais le café. Je fais les courses. Je fais la mère. Mais je ne suis rien de tout ça. Je suis juste une femme qui a perdu son mari... et qui a peur de perdre sa fille.

Clara ne me regarde plus. Elle passe devant moi comme on passe devant une vitrine fermée. Elle ne me parle que par nécessité. Et je ne peux pas lui en vouloir. Je l'ai trahie. Pas par mensonge. Par omission. Par lâcheté.

Je suis assise dans la cuisine, les mains autour de ma tasse, quand elle entre. Elle porte le vieux sweat de Gabriel. Celui qu'il mettait pour bricoler. Il est trop grand pour elle, mais elle le serre contre elle comme une armure. Je sais qu'elle le garde parce qu'il sent encore lui. Et je n'ai pas le cœur de le laver.

Elle ne me dit rien. Elle s'assoit en face de moi.
Le silence entre nous est devenu une habitude.
Une routine. Une punition.

Mais ce matin, je ne peux plus me taire.

— Il faut qu'on parle, je dis. Ma voix tremble. Je déteste ça. Je déteste être faible devant elle.

Clara relève les yeux. Elle est surprise. Elle ne s'attendait pas à ça. Moi non plus, à vrai dire.

— À propos de ton père... et de ce qui s'est passé.

Elle fronce les sourcils. Je vois la peur dans ses yeux. Elle sait que quelque chose ne va pas. Elle le sent depuis longtemps. Elle a vu la lettre que j'ai brûlée. Elle a vu mes silences. Elle a vu mes nuits blanches.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je prends une grande inspiration. Mon cœur bat trop vite. Je sens mes mains devenir moites. Mais je dois le faire. Je dois lui dire. Même si ça me coûte tout.

— Il y a des choses que tu ne sais pas. Des choses que j'ai gardées pour te protéger. Mais je crois que j'ai fait une erreur.

Elle se redresse. Elle est sur la défensive. Elle sent que ça va faire mal.

— Tu veux dire... que l'accident n'était pas un accident ?

Je secoue la tête. Ce n'est pas ça. Pas exactement.

— Je veux dire que ton père n'était pas celui que tu croyais.

Et là, je la vois vaciller. Elle se lève brusquement. Sa chaise tombe. Elle me regarde comme si je venais de lui arracher le cœur.

— Tu mens.

Je ne mens pas. Je n'ai jamais menti. J'ai juste... gardé le silence. Et parfois, le silence est pire que le mensonge.

— Non, je murmure. Et je suis prête à tout te dire. Mais tu dois me promettre de m'écouter jusqu'au bout.

Elle reste figée. Elle hésite. Elle pourrait partir. Me claquer la porte au nez. Me haïr. Mais elle ne le fait pas. Elle s'assoit à nouveau. Les mains tremblantes.

— D'accord. Parle.

Alors je parle. Je lui dis tout. Je lui dis que Gabriel avait une autre femme. Une autre vie. Un fils. Je lui dis que je l'ai découvert après sa mort. Que la lettre qu'il m'a laissée parlait d'eux. Qu'il

voulait lui dire. Qu'il ne savait pas comment. Je lui dis que j'ai brûlé la lettre parce que j'avais peur. Peur qu'elle ne me pardonne pas. Peur qu'elle le déteste. Peur qu'elle se perde. Je lui dis que je suis désolée. Je lui dis que je l'aime, que je suis là. Mais elle ne dit rien. Elle me regarde comme si elle ne me reconnaissait plus. Comme si j'étais une étrangère. Et je comprends. Je comprends que je viens de briser quelque chose. Quelque chose qu'on ne pourra peut-être jamais réparer.

Chapitre 2

CLARA

Je n'ai pas pris mon manteau. Je n'ai pas pris mon sac. Je suis juste partie. Quand maman m'a dit qu'il avait une autre famille, j'ai senti mon corps se vider. Comme si chaque souvenir que j'avais de lui s'était évaporé d'un coup. Je ne sais pas si c'est la trahison ou le manque qui me fait le plus mal. Peut-être les deux. Peut-être que je suis juste en train de me noyer dans quelque chose que je ne comprends pas. Je marche sans but dans les rues de la ville. Les gens passent à côté de moi, pressés, vivants, ignorants. Je les envie. Ils ne savent pas que mon monde vient de s'effondrer. Ils ne savent pas que mon père, mon héros, mon repère... était un mensonge. Je m'arrête devant la vitrine d'une librairie. Il adorait les livres. Il disait toujours que les histoires étaient des refuges. Je me demande maintenant combien de fois il s'est réfugié dans une histoire pour fuir la nôtre. Je m'assois sur le rebord d'un banc, juste en face. Le ciel est gris, menaçant. Une pluie fine commence à tomber, mais je ne bouge pas. Je veux qu'elle me traverse. Je veux qu'elle me nettoie de cette colère, de cette tristesse, de cette confusion. Je pense à lui. À ses mains quand il me coiffait. À sa voix quand il me lisait *Le Petit Prince*. À ses

silences quand maman et lui se disputaient. Est-ce que ces silences cachaient déjà quelque chose ? Est-ce que j'ai été aveugle ? Ou est-ce qu'il était juste doué pour mentir ? Je sors mon téléphone. Je tape son nom dans le moteur de recherche. *Gabriel Moreau*. Rien de nouveau. Des articles sur l'accident. Des hommages. Des photos. Mais aucune trace de cette autre femme. Aucun indice. Juste des mots vides. Je retourne dans mes messages. Je relis notre dernière conversation.

Papa : "Je passe te prendre à 18h. On va au ciné, comme promis."

Moi : "OK. Tu veux que je réserve ?"

Papa : "Non, je m'en occupe. À tout à l'heure, ma puce."

Il n'est jamais venu. Il est mort à 17h42.

Je serre le téléphone contre moi. Je me sens ridicule. Comme une enfant qui attend encore qu'on vienne la chercher. Mais je ne suis plus une enfant. Je suis une fille qui vient de découvrir que son père avait une double vie. Je me lève. Je retourne chez moi. Je monte dans ma chambre sans parler à maman. Elle est là, dans le salon, les yeux rouges, le corps figé. Je n'ai pas la force de la regarder. Pas maintenant.

Je m'assois à mon bureau. J'ouvre mon ordinateur. Je commence à chercher. Des noms. Des adresses. Des indices. Je ne sais pas ce que je cherche exactement. Mais je sais que je ne peux pas rester là, à attendre que les réponses viennent à moi. Je tombe sur un ancien mail. Un reçu de transfert bancaire. Il a envoyé de l'argent à une certaine *C. Dumas*. Je ne connais pas ce nom. Je clique. Je cherche. Une adresse à Nantes. Une femme. Trente-huit ans. Célibataire. Un enfant de quinze ans. Mon cœur s'arrête. Je regarde la photo. Le garçon a les mêmes yeux que moi. Les mêmes fossettes. Le même sourire tordu. Je ferme les yeux. Je respire. Je décide. Je vais aller à Nantes. Je vais le rencontrer. Je vais découvrir qui était vraiment mon père. Et peut-être... peut-être que je vais me retrouver moi aussi.

Chapitre 3

ELISE

Je l'ai entendue claquer la porte. Je n'ai pas eu le courage de courir après elle. Je suis restée là, figée dans le salon, les mains serrées contre ma poitrine comme si je pouvais empêcher mon cœur de se briser davantage. Mais c'est inutile. Il est déjà en morceaux. Depuis des mois. Depuis que Gabriel est mort. Depuis que j'ai découvert qu'il m'avait menti. Depuis que j'ai choisi de mentir à mon tour, par omission, par peur. Je regarde le cadre posé sur la cheminée. Une photo de nous trois, prise un été à Belle-Île. Clara avait douze ans. Elle souriait, les cheveux emmêlés par le vent, les bras autour du cou de son père. Gabriel la regardait comme s'il n'y avait rien d'autre au monde. Et moi... moi je croyais que j'étais heureuse. Je m'assois sur le canapé. Je ferme les yeux. Je revois ce jour où j'ai trouvé la lettre. C'était deux semaines après l'enterrement. J'étais seule à la maison. Clara dormait chez une amie. Je cherchais des papiers dans le bureau de Gabriel, pour régler les formalités. Et puis je suis tombée sur cette enveloppe, glissée entre deux livres. Elle portait mon prénom. Écrite de sa main. Je l'ai ouverte avec les mains tremblantes.

“Élise, Je ne sais pas comment te dire ça. Je ne sais pas si tu me pardonneras un jour. Mais il faut que tu saches. Il y a quelqu’un d’autre. Il y a eu quelqu’un d’autre. Elle s’appelle Camille. Et il y a un garçon. Il s’appelle Léo. Il a quinze ans. Je ne les ai jamais oubliés. Je ne les ai jamais vraiment quittés. Je suis désolé. Pour tout. Pour toi. Pour Clara. Je t’aime. D’une façon que je ne sais plus exprimer.

– Gabriel.”

Je me souviens avoir relu cette lettre dix fois. Cent fois. Je me souviens avoir pleuré jusqu’à ne plus avoir de larmes. Et puis je l’ai brûlée. Parce que je ne voulais pas que Clara la voie. Parce que je ne voulais pas qu’elle sache. Parce que je voulais la protéger. Mais aujourd’hui, je me rends compte que je ne l’ai pas protégée. Je l’ai enfermée dans une illusion. Et maintenant, elle me regarde comme si j’étais une étrangère. Comme si j’avais trahi son enfance. Je me lève. Je vais dans sa chambre. Elle est vide. Le lit défait. Le bureau en désordre. Je m’assois sur le bord du lit. Je prends son oreiller dans mes bras. Il sent encore elle. Ce mélange de shampoing à la vanille et de colère retenue.

Je pense à Gabriel. À notre histoire. À la façon dont il s'éloignait parfois, sans explication. À ces week-ends "de travail" qui me semblaient trop longs. À ces silences quand je posais des questions. Je n'ai pas voulu voir. Je n'ai pas voulu savoir. Et maintenant, je paie le prix. Je pense à Clara. À ses yeux quand elle était bébé. À ses crises d'ado. À ses rires. À ses silences. Je l'ai élevée seule, parfois, même quand Gabriel était là. Et maintenant, je sens qu'elle glisse entre mes doigts. Je me lève. Je vais dans le bureau. Je rouvre le tiroir. Je retrouve un autre papier. Un reçu de virement. À Camille Dumas. Je le garde. Je le plie. Je le mets dans ma poche. Je ne sais pas où Clara est partie. Mais je sais ce qu'elle cherche. Et je sais que je dois la retrouver. Avant qu'elle ne découvre seule une vérité trop lourde à porter.

Chapitre 4

CLARA

Je n'ai pas dit à maman que je partais. Je lui ai laissé un mot. Trois lignes. Pas de colère. Pas de reproche. Juste un besoin viscéral de comprendre. De voir. De savoir.

*“Je vais à Nantes. Je dois le faire.
Ne m'appelle pas.”*

Je sais que ça va la blesser. Mais je ne peux pas rester ici, à tourner en rond dans une maison pleine de souvenirs qui ne veulent plus dire la même chose. Je dois sortir de ce brouillard. Je dois affronter ce que papa m'a caché. Le train part à 9h12. Je suis arrivée à la gare trop tôt, comme si j'avais peur qu'on m'empêche de partir. Mon sac est léger. Juste de quoi tenir deux jours. Mon cœur, lui, pèse une tonne. Je m'assois près de la fenêtre. Le train démarre. Les paysages défilent. Je regarde les champs, les maisons, les routes. Je me demande si Léo est déjà réveillé. S'il est au lycée. S'il sait que j'existe. Je répète son prénom dans ma tête. *Léo*. Quinze ans. Mon demi-frère. Je ne sais pas ce que je ressens. De la curiosité, oui. De la peur, beaucoup. De la colère, toujours.

Je pense à Camille. À cette femme que papa a aimée. Peut-être même en même temps que maman. Je me demande à quoi elle ressemble. Si elle est douce. Si elle est forte. Si elle m'en voudra d'arriver comme ça, sans prévenir. Je regarde mon reflet dans la vitre. J'ai les yeux de papa. Le même regard un peu fatigué, un peu rêveur. Est-ce que Léo les a aussi ? Est-ce qu'on se ressemble ? Est-ce qu'on pourrait se reconnaître dans la rue, sans se parler ? Le train ralentit. Nantes approche. Mon cœur s'emballe. Je sors le papier froissé de ma poche. L'adresse : *12 rue des Églantines*. Je l'ai trouvée dans les relevés bancaires. Papa envoyait de l'argent tous les mois. Discret. Régulier. Comme s'il assumait sans assumer. Je descends du train. Le ciel est gris, menaçant. Parfait. Je prends un bus. Je marche. Je m'arrête devant l'immeuble. C'est un petit bâtiment, trois étages, façade beige, volets bleus. Rien d'extraordinaire. Mais pour moi, c'est un monde inconnu. Je reste là, plantée devant la porte. Je hésite. Je pourrais faire demi-tour. Je pourrais prétendre que je n'ai rien vu. Mais je suis venue pour ça. Pour ce moment.

Je sonne.

Une minute passe. Puis deux. La porte s'ouvre. Elle est là. Camille. Elle a les cheveux bruns, attachés en queue-de-cheval. Des yeux verts, fatigués. Un pull gris, trop grand. Elle me

regarde. Elle ne dit rien. Mais je vois dans ses yeux qu'elle sait. Elle sait qui je suis.

— Clara ? dit-elle enfin.

Je hoche la tête. Elle ouvre la porte en grand.

— Entre.

Je franchis le seuil. L'appartement est simple. Des livres partout. Une odeur de café. Des dessins accrochés au mur. Des photos. Je vois une photo de papa. Plus jeune. Sourire timide. Bras autour d'un petit garçon.

— Il t'aimait, tu sais, dit Camille doucement.

Je ne réponds pas. Je ne suis pas prête à entendre ça. Pas encore.

— Léo est au lycée. Il rentre vers 17h. Tu veux rester ?

Je regarde autour de moi. Je sens mes jambes trembler. Mais je dis oui. Parce que je suis venue pour ça. Pour lui. Pour moi.

Chapitre 5

CAMILLE

Je savais qu'elle viendrait. Pas aujourd'hui. Pas comme ça. Mais je savais que tôt ou tard, Clara finirait par frapper à ma porte. Depuis la mort de Gabriel, je vis dans une attente étrange. Une attente sans nom. Comme si quelque chose devait se produire, quelque chose d'inévitable. Et ce matin, quand j'ai entendu la sonnette, j'ai su. Avant même d'ouvrir. Avant même de voir ses yeux. Elle a les mêmes yeux que lui. Ce bleu un peu voilé, comme s'il cachait toujours une pensée de trop. Elle ne sourit pas. Elle ne parle pas. Mais elle est là. Et c'est déjà énorme. Je lui ai dit d'entrer. Je ne savais pas quoi dire. Je ne savais pas comment commencer. Alors j'ai dit la seule chose que je pouvais dire sans mentir.

— Il t'aimait, tu sais.

Elle n'a pas répondu. Elle s'est contentée de regarder autour d'elle. L'appartement est modeste, mais rempli de souvenirs. Des photos de Léo. Des dessins. Des livres. Et une photo de Gabriel, posée sur l'étagère. Je ne l'ai jamais rangée. Je n'ai jamais pu. Je lui ai proposé de rester. Elle a dit oui. Et maintenant, elle est là, assise sur le canapé, les mains croisées, le regard perdu. Je sens qu'elle est en train de se battre

contre mille émotions. Et je ne sais pas si je dois parler ou me taire.

Alors je parle.

— Je l’ai rencontré il y a dix-sept ans. Par hasard. Dans une librairie. Il m’a demandé mon avis sur un roman de Marguerite Duras. Je lui ai dit que je le trouvais trop silencieux. Il a ri. Et il m’a dit que le silence, parfois, disait tout.

Je souris en repensant à ce moment. Clara ne réagit pas. Mais je sens qu’elle écoute.

— On s’est revus. Plusieurs fois. Et puis... on est tombés amoureux. Je ne savais pas qu’il était marié. Il ne me l’a pas dit tout de suite. Quand je l’ai appris, j’ai voulu partir. Mais j’étais déjà enceinte.

Je regarde Clara. Elle serre les dents. Je continue.

— Il m’a dit qu’il ne pouvait pas tout quitter. Qu’il aimait sa fille. Qu’il aimait sa femme. Qu’il était coincé. Alors on a fait un pacte. Il serait là pour Léo, discrètement. Il enverrait de l’argent. Il viendrait parfois. Mais il ne serait jamais vraiment là.

Je me lève. Je vais chercher une boîte dans le placard. Je la pose sur la table. Dedans, il y a des lettres. Des photos. Des petits cadeaux. Tout ce que Gabriel a laissé à Léo au fil des années.

— Il n’a jamais cessé de penser à vous. À toi. Il parlait de toi souvent. Il disait que tu étais brillante. Que tu avais son humour. Que tu étais sa fierté.

Clara baisse les yeux. Je vois ses épaules trembler. Je sais qu’elle pleure en silence. Je m’assois à côté d’elle. Je ne la touche pas. Je ne veux pas brusquer ce moment.

— Je ne te demande pas de comprendre. Ni de pardonner. Mais je veux que tu saches que tu n’as pas été oubliée. Jamais.

Elle relève les yeux. Et pour la première fois, elle me regarde vraiment.

— Est-ce que Léo sait ? demande-t-elle.

Je hoche la tête.

— Oui. Depuis toujours. Il sait qu’il a une sœur. Il ne savait pas si tu viendrais un jour. Mais il espérait.

Clara ne dit rien. Mais je vois dans son regard que quelque chose vient de changer. Un fil vient de se tendre entre elle et nous. Fragile. Mais réel. Et c’est peut-être le début de quelque chose.

Chapitre 6

CLARA

Je suis restée assise sur ce canapé pendant plus d'une heure. Sans parler. Sans bouger. Juste à regarder les murs, les photos, les traces d'une vie que je ne connaissais pas. Camille m'a laissé tranquille. Elle est allée dans la cuisine, m'a préparé un thé, l'a posé devant moi sans un mot. Elle n'a pas insisté. Elle n'a pas tenté de combler le silence. Et je lui en suis reconnaissante. Parce que je ne sais pas encore comment parler de ce que je ressens. Je ne sais même pas si je ressens quelque chose de clair. C'est un mélange. Un chaos. Une tempête intérieure. Je suis en colère. Contre lui. Contre elle. Contre maman. Contre moi. Je suis triste. Parce que je découvre une partie de mon père que je n'ai jamais connue. Parce qu'il a aimé ailleurs. Parce qu'il a vécu une autre vie, parallèle à la mienne. Je suis curieuse. De Léo. De ce qu'il sait. De ce qu'il pense. De ce qu'il ressent. Et je suis terrifiée. Parce que je ne sais pas ce que je vais faire de tout ça. Je regarde la boîte que Camille a posée sur la table. Dedans, il y a des lettres. Des photos. Des souvenirs. Des preuves. Je n'ai pas encore osé l'ouvrir. C'est comme une tombe qu'on hésite à profaner. Une mémoire qu'on n'est pas sûr de vouloir réveiller.

Mais je sais que je vais le faire. Pas maintenant.
Mais bientôt. Je me lève. Je vais vers la fenêtre.
Dehors, le ciel est toujours gris. Nantes est
silencieuse, comme si elle respectait mon deuil.
Mon deuil d'une vérité que je croyais acquise. Je
pense à maman. À son visage quand elle m'a
parlé. À ses mains tremblantes. À ses yeux pleins
de regrets. Je comprends maintenant qu'elle a eu
peur. Qu'elle a voulu me protéger. Mais je ne
sais pas si je peux lui pardonner.

Je pense à papa. À ses silences. À ses absences.
À ses regards fuyants. Je me demande combien
de fois il a pensé à Léo pendant qu'il était avec
moi. Je me demande s'il a jamais voulu tout me
dire. Je me demande s'il m'a aimée autant que je
l'ai aimé. Et je pense à Léo. Ce garçon que je ne
connais pas. Ce frère que je n'ai jamais eu. Ce
miroir que je vais bientôt regarder. Je retourne
m'asseoir. Je prends la boîte. Je l'ouvre. La
première chose que je vois, c'est une photo.
Gabriel, plus jeune. Sourire sincère. Bras autour
d'un petit garçon. Léo. Il a les mêmes fossettes
que moi. Le même regard. Le même air un peu
perdu. Je sens les larmes monter. Mais je ne les
retiens pas. Je les laisse couler. Parce que pour la
première fois depuis des mois, je ne suis pas
juste en train de perdre quelque chose. Je suis
peut-être en train de le retrouver.

Chapitre 7

GABRIEL, *flashbacks*

Je suis dans la voiture, garé devant le lycée de Clara. Elle sort dans dix minutes. Je suis en avance. Comme toujours. Je regarde les adolescents passer, rire, courir, vivre. Et je me demande à quel moment j'ai commencé à mentir à ma propre fille. Je suis fatigué. Pas physiquement. Pas vraiment. Mais fatigué de porter ce poids. Ce secret. Cette double vie que j'ai construite, pierre par pierre, avec des silences et des compromis. Je pense à Élise. À ses yeux quand elle me regarde. À sa force. À sa douceur. À tout ce qu'elle m'a donné sans jamais me demander de comptes. Elle mérite mieux. Elle mérite la vérité. Mais je ne sais pas comment la lui dire sans la perdre. Je pense à Clara. À ses rires. À ses colères. À ses questions. Elle est brillante. Elle est vive. Elle est tout ce que j'aurais voulu être à son âge. Et je l'aime. D'un amour brut, profond, viscéral. Mais je l'ai trahie. Sans le vouloir. Sans le prévoir. Et maintenant, je ne sais plus comment réparer. Je pense à Camille. À son regard quand je lui ai dit que je ne pouvais pas rester. À sa voix quand elle m'a dit qu'elle comprenait. Elle n'a jamais exigé. Elle n'a jamais réclamé. Elle a juste élevé Léo avec dignité, avec force. Et moi, je suis passé en coup

de vent. Un père fantôme. Un homme partagé. Je pense à Léo. À ses messages. À ses dessins. À ses silences. Il ne m'en veut pas. Pas encore. Mais il grandit. Il comprend. Et un jour, il me demandera pourquoi je n'ai jamais été là pour lui comme je l'ai été pour Clara. Je sors une lettre de ma poche. Je l'ai écrite cette nuit. Pour Élise. Pour Clara. Pour qu'elles sachent. Pour qu'elles comprennent. Pour qu'elles me pardonnent, peut-être. Je relis les mots. Ils me semblent faibles. Incomplets. Mais c'est tout ce que j'ai.

“Je vous ai aimées. Je vous aime encore. Mais j’ai aimé ailleurs aussi. Et je suis désolé.”

Je ne sais pas si je vais leur donner cette lettre. Je ne sais pas si j'en aurai le courage. Clara sort du lycée. Elle me voit. Elle sourit. Et pendant une seconde, je me dis que je pourrais tout garder pour moi. Que je pourrais continuer à jouer ce rôle. Que je pourrais mourir avec mes secrets. Mais je sais que ce serait injuste. Pour elle. Pour Élise. Pour Léo. Je démarre la voiture. Je prends une grande inspiration. Je décide que ce soir, je parlerai. Je ne sais pas que ce sera mon dernier trajet. Je ne sais pas que je ne rentrerai pas.

Mais je sais que je suis prêt. Enfin.

Chapitre 8

ELISE

Je suis entrée dans la cuisine comme chaque matin, espérant que Clara serait là. Qu'elle aurait dormi. Qu'elle m'aurait laissé une chance. Mais la chaise est vide. Le bol est intact. Et le silence est plus lourd que jamais. Je sens tout de suite que quelque chose ne va pas. Je monte les escaliers, le cœur battant. Sa chambre est ouverte. Le lit défait. Le sac de voyage n'est plus là. Et sur le bureau, un mot.

*“Je vais à Nantes. Je dois le faire.
Ne m'appelle pas.”*

Je reste figée. Trois phrases. Trois coups de poignard. Je m'assois sur le bord du lit. Je relis le mot. Encore. Et encore. Je sens les larmes monter, mais je refuse de pleurer. Pas maintenant. Pas encore. Elle est partie. Elle est partie sans moi. Et je ne peux pas lui en vouloir. Je l'ai enfermée dans un mensonge. Je l'ai privée de la vérité. Et maintenant, elle cherche seule ce que j'aurais dû lui offrir depuis longtemps. Je me lève. Je vais dans le bureau. Je fouille les papiers. Je retrouve l'adresse. *12 rue des Églantines, Nantes*. Je l'avais gardée. Par peur. Par instinct. Et maintenant, elle devient mon seul repère.

Je prends mon sac. Je prends les clés. Je prends une photo de Clara, bébé, que je glisse dans ma poche. Je ne sais pas ce que je vais lui dire. Je ne sais pas si elle me laissera entrer. Mais je dois essayer. Le trajet jusqu'à Nantes est flou. Je conduis sans vraiment voir la route. Je pense à Gabriel. À cette lettre qu'il n'a jamais envoyée. À cette vérité qu'il a laissée derrière lui comme une bombe à retardement. Je pense à Camille. Je l'ai rencontrée une seule fois. Par hasard. Dans une librairie. Elle m'a regardée comme si elle savait. Et moi, je l'ai regardée comme si je ne voulais pas savoir. Je pense à Léo. Ce garçon qui partage le sang de ma fille. Ce garçon que je n'ai jamais voulu rencontrer. Et qui est maintenant au centre de tout. Je me gare devant l'immeuble. Je reste dans la voiture quelques minutes. Je respire. Je tremble. Je doute. Puis je sors. Je monte les marches. Je sonne. La porte s'ouvre. Camille est là. Elle me regarde. Elle ne dit rien. Et derrière elle, dans le salon, je vois Clara. Assise. Le regard surpris. Les yeux rouges. Je fais un pas. Elle se lève. Elle ne parle pas.

Je murmure :

— Je suis venue te chercher. — Je suis venue m'excuser.

Et elle me regarde. Longtemps. Avant de dire :

— Trop tard.

Mais elle ne referme pas la porte. Et c'est peut-être un début.

Chapitre 9

CLARA

Je ne sais pas ce que je ressens en la voyant là. Maman. Sur le seuil de la porte. Essoufflée. Tremblante. Le regard noyé dans une détresse que je connais trop bien. Elle dit qu'elle est venue me chercher. Qu'elle est venue s'excuser. Et moi, je lui réponds que c'est trop tard. Mais je ne ferme pas la porte.

Je ne peux pas.

Parce qu'aussi en colère que je sois, aussi perdue que je me sente, elle reste ma mère. Celle qui m'a appris à marcher, à lire, à me défendre. Celle qui m'a bercée quand j'avais peur du noir. Celle qui m'a regardée grandir sans jamais me lâcher. Et pourtant, aujourd'hui, je ne sais plus qui elle est. Elle entre. Camille s'efface, discrète. Elle nous laisse l'espace. Je sens qu'elle comprend que ce moment ne lui appartient pas. Pas encore. Maman s'assoit sur le fauteuil, en face de moi. Elle ne parle pas. Elle me regarde. Et je vois dans ses yeux qu'elle a pleuré tout le long du trajet. Je vois qu'elle a lu mon mot cent fois. Je vois qu'elle a peur. Je reste silencieuse. Je veux qu'elle parle. Je veux qu'elle ose.

— Je ne savais pas comment te dire, murmure-t-elle enfin. Je ne savais pas comment affronter ce que ton père avait fait.

Je serre les dents. Je sens la colère remonter. Mais je la retiens. Je veux comprendre avant de juger.

— Tu l'as su quand ? je demande.

Elle baisse les yeux. — Deux semaines après sa mort. J'ai trouvé une lettre. Il me disait tout. Camille. Léo. Les années de silence. Et j'ai eu peur. Peur de te perdre. Peur que tu ne sois plus jamais la même.

Je ris. Un rire amer.

— Tu m'as perdue quand tu as choisi de me mentir. Pas quand tu m'as protégée.

Elle relève les yeux.

— Tu as raison. Et je suis désolée. Vraiment. Je ne peux pas effacer ce que j'ai fait. Mais je peux être là maintenant. Si tu me laisses.

Je regarde Camille, qui nous observe à distance. Je pense à Léo, que je n'ai pas encore vu. Je pense à papa, à ses silences, à ses absences, à ses regrets. Et je pense à moi. À cette fille que j'étais. À celle que je suis en train de devenir.

— Je ne sais pas si je peux te pardonner, je dis.

— Mais je sais que je ne veux pas te perdre.

Maman pleure. Et cette fois, je ne détourne pas le regard. Je me lève. Je m'approche. Je m'assois à côté d'elle. Et je prends sa main. Pas parce que tout est réglé. Pas parce que je ne suis plus en colère. Mais parce que je suis fatiguée de porter ça seule. Camille nous regarde. Elle sourit doucement. Et je sens, pour la première fois, que quelque chose est en train de se reconstruire.

Fragile. Incomplet. Mais réel.

Chapitre 10

CAMILLE

Je l'ai invitée à sortir sur le balcon. Clara est restée à l'intérieur, plongée dans les lettres de Gabriel. Léo n'est pas encore rentré. Et moi, je sens que le moment est venu. Élise s'assoit en face de moi, raide, les mains croisées sur ses genoux. Elle regarde la ville sans vraiment la voir. Je reconnais cette posture. C'est celle d'une femme qui se retient de s'effondrer. Je lui tends une tasse de thé. Elle la prend sans un mot. Le silence entre nous est lourd. Pas hostile. Juste... chargé.

— Je ne pensais pas te revoir, je dis doucement.

Elle hoche la tête.

— Moi non plus.

Je l'observe. Elle a changé. Elle a vieilli. Mais il y a toujours cette élégance discrète, cette force tranquille. Je comprends pourquoi Gabriel l'a aimée. Je comprends pourquoi il n'a jamais pu choisir.

— Tu savais ? je demande.

Elle me regarde enfin.

— Pas avant sa mort. Il m’a laissé une lettre. Il m’a tout dit. Et j’ai brûlé cette lettre.

Je ne suis pas surprise. Je suis triste, mais pas surprise.

— Pourquoi ?

— Parce que j’avais peur. Peur que Clara me rejette. Peur de perdre ce qu’il nous restait de lui.

Je bois une gorgée de thé. Je laisse les mots flotter.

— Tu l’aimais ?

Elle sourit tristement.

— Oui. Mais je ne sais plus si je l’aimais vraiment... ou si j’aimais l’idée de lui. Il était toujours ailleurs. Même quand il était là.

Je baisse les yeux.

— Il était pareil avec moi. Présent, mais jamais complètement. Il venait, il repartait. Il disait qu’il m’aimait, mais il ne restait jamais assez longtemps pour que je le croie vraiment.

Elle me regarde.

— Tu l’as eu dans les silences. Moi, je l’ai eu dans les habitudes.

Je laisse cette phrase s'installer. Elle est vraie. Et douloureuse.

— Tu lui en veux ? je demande.

— Oui. Et non. Je lui en veux de nous avoir fait ça. Mais je sais qu'il était perdu. Qu'il ne savait pas comment choisir. Alors il n'a pas choisi. Il a menti. Il a fui.

Je hoche la tête.

— Et maintenant, nos enfants doivent porter ça.

Elle serre sa tasse plus fort.

— Clara est en colère. Elle a le droit. Elle a grandi dans une illusion. Et maintenant, elle doit reconstruire son père avec des morceaux qu'elle ne reconnaît pas.

— Léo aussi. Il a toujours su qu'il avait une sœur. Il a toujours espéré la rencontrer. Mais il ne savait pas comment elle réagirait.

Nous restons là, à regarder le ciel qui s'assombrit. Deux femmes. Deux mères. Deux amours. Et un homme qui n'est plus là pour répondre.

— Je ne veux pas te haïr, Élise dit soudain. Je ne veux pas que nos enfants se haïssent à cause de nous.

Je la regarde. Je vois sa sincérité. Et je sens que quelque chose se relâche en moi.

— Moi non plus.

Elle sourit. Un sourire fragile. Mais réel.

Et dans ce silence, je sens que nous venons de poser la première pierre d'un pont. Un pont entre deux vies. Entre deux femmes. Entre deux vérités.

Chapitre 11

CLARA

Je suis assise sur le canapé, les jambes repliées sous moi, la boîte de lettres ouverte sur mes genoux. Maman est dans la cuisine avec Camille. Elles parlent bas. Je n'écoute pas. Je ne veux pas entendre leurs regrets. Pas maintenant. Je suis concentrée sur une photo. Papa, Léo, et Camille. Ils sont dans un parc. Léo a peut-être huit ans. Il rit, les bras levés, et Gabriel le regarde avec une tendresse que je reconnais. C'est ce regard-là qui me fait mal. Parce que je croyais qu'il n'était réservé qu'à moi. La porte d'entrée s'ouvre. Je lève les yeux. Et je le vois.

Léo.

Il est plus grand que je l'imaginais. Mince. Cheveux bruns en bataille. Un sac de cours sur l'épaule. Il s'arrête net en me voyant. Ses yeux s'écarquillent. Et je sens mon cœur s'arrêter. On se regarde. Longtemps. Comme deux étrangers qui savent qu'ils ne le seront jamais vraiment. Il pose son sac. Il avance doucement. Il ne parle pas.

— Salut, je dis. Ma voix est rauque, incertaine.

— Salut, répond-il. Sa voix est plus grave que je ne l'aurais cru.

Il s'assoit en face de moi. Il regarde la boîte. Il regarde la photo dans mes mains.

— Tu l'as gardée ? je demande.

Il hoche la tête.

— Ouais. C'est la seule où on est tous les trois.

Je ne sais pas quoi dire. Je ne sais pas comment commencer. Alors je dis la vérité.

— Je ne savais pas que tu existais. Jusqu'à il y a trois jours.

Il baisse les yeux.

— Moi, je savais. Depuis toujours. Maman m'a jamais menti.

Je sens une pointe de jalousie. Pas contre lui. Contre le fait qu'il ait eu une version de papa que moi je n'ai jamais connue.

— Tu l'as vu souvent ? je demande.

— Pas vraiment. Il venait parfois. Il m'envoyait des lettres. Des petits trucs. Mais il était jamais là longtemps. Il disait qu'il avait une autre vie. Qu'il devait faire attention.

Je serre la photo plus fort. Je sens mes yeux brûler.

— Il t'a parlé de moi ?

Léo me regarde.

— Tout le temps. Il disait que t'étais brillante.
Que t'avais son humour. Que t'étais sa fierté.

Je ne peux pas retenir mes larmes. Je détourne le regard. Mais Léo ne bouge pas. Il reste là.
Présent.

— Je suis pas là pour te voler quoi que ce soit,
dit-il doucement. Je veux juste te connaître. Si tu
veux.

Je le regarde. Et je vois papa dans ses yeux. Je
vois moi aussi.

— Je sais pas ce que je veux encore, je murmure.
Mais je suis là. Et toi aussi. Alors... on peut
commencer par ça.

Il sourit. Un sourire timide. Et je sens que
quelque chose vient de naître.

Pas une relation. Pas une fraternité. Pas encore.

Mais une possibilité.

Et c'est déjà énorme.

Chapitre 12

ELISE

Je suis restée dans la cuisine. Pas par politesse. Par instinct. Je savais que Clara avait besoin d'espace. Et qu'elle ne voulait pas de moi dans ce moment-là. Alors je me suis assise à la table, les mains autour d'une tasse froide, et j'ai écouté. Le silence d'abord. Puis des voix. La sienne. Celle de Léo. Je n'ai pas compris les mots. Mais j'ai reconnu les tons. La prudence. La gêne. La curiosité. Et puis, doucement, quelque chose d'autre. Quelque chose qui ressemblait à une ouverture. Je me suis levée. Je suis allée jusqu'à la porte du salon. Je les ai vus. Clara était assise, les jambes repliées, la boîte de lettres ouverte devant elle. Léo était en face, penché légèrement, les mains croisées. Ils parlaient. Ils se regardaient. Et dans leurs gestes, dans leurs silences, j'ai vu Gabriel. J'ai senti mon cœur se serrer. Pas de douleur. Pas de jalousie. Juste une forme de vertige. Parce que je réalisais que mes enfants — oui, mes enfants — étaient en train de se trouver. Et que je n'étais pas au centre de cette rencontre. J'étais en périphérie. Spectatrice. Et c'est peut-être ça, être mère. Accepter de ne pas être toujours au cœur. Accepter de laisser les liens se tisser sans nous.

Je suis retournée dans la cuisine. J'ai ouvert le placard. J'ai sorti une vieille boîte en métal, celle où je garde les souvenirs que je n'ai jamais montrés à Clara. Des photos. Des lettres. Des petits objets. Des choses que Gabriel m'avait offertes. Des choses que j'avais gardées même quand je doutais de lui. Je les ai étalées sur la table. Et j'ai pleuré. Pas parce que j'étais triste. Mais parce que je me sentais enfin prête à lâcher ce que j'avais retenu trop longtemps. Je pensais à Camille. À notre conversation sur le balcon. À sa dignité. À sa douleur. À sa force. Je pensais à Gabriel. À ses silences. À ses regards. À cette lettre qu'il n'a jamais donnée à Clara. Et je pensais à moi. À la femme que j'étais. À celle que je suis devenue. À celle que je veux redevenir. Je me suis levée. J'ai pris la boîte. Je suis retournée dans le salon. Clara m'a regardée. Léo aussi. Je me suis assise à côté d'eux. J'ai posé la boîte sur la table.

— C'est à vous deux, j'ai dit. C'est ce qu'il m'a laissé. Ce qu'il vous a laissé. Ce qu'il nous a laissé.

Clara a ouvert la boîte. Léo s'est penché. Et moi, je les ai regardés. Pas comme une mère qui protège. Mais comme une femme qui accepte.

Et dans ce moment-là, j'ai senti que quelque chose se réparait. Pas tout. Pas encore. Mais assez pour espérer.

Chapitre 13

CLARA

Je ne sais pas ce qui m'a poussée à dire oui. Peut-être son sourire. Peut-être le silence qui s'est installé entre nous, un silence qui ne pesait pas, pour une fois. Ou peut-être juste l'envie de respirer autrement.

— Tu veux qu'on sorte un peu ? Léo m'a demandé. Je connais un endroit sympa pas loin. C'est pas grand-chose, mais... ça change les idées.

J'ai haussé les épaules.

— D'accord.

On a pris nos vestes. Camille nous a regardés partir sans rien dire, mais je voyais dans ses yeux une lueur — celle d'une mère qui espère sans oser y croire. On a marché dans les rues de Nantes, sans but précis. Le ciel était gris, mais pas menaçant. Juste assez couvert pour qu'on se sente à l'abri du monde. Léo m'a emmenée dans une petite librairie, nichée entre deux immeubles.

— Papa adorait cet endroit, il a dit. Il m'y emmenait parfois. Il disait que les livres étaient les seuls endroits où il se sentait entier.

Je n'ai rien répondu. Je me suis contentée de suivre. Et de regarder. Les rayons étaient étroits, les étagères pleines à craquer. L'odeur du papier ancien me rappelait les dimanches avec papa, quand il me lisait des passages de romans qu'il aimait. Je me suis arrêtée devant un recueil de poésie. Léo s'est approché.

— Tu lis quoi, toi ?

— Pas mal de trucs. Mais en ce moment, rien. J'ai du mal à me concentrer.

Il a hoché la tête.

— Moi aussi. Depuis qu'il est parti, j'ai l'impression que mon cerveau est en vrac.

On a continué à marcher. On a parlé de musique. De séries. De nos profs. Des choses simples. Des choses normales. Et c'était étrange, cette normalité. On s'est arrêtés dans un petit parc. Il y avait un banc, un peu rouillé, mais libre. On s'est assis. Léo a sorti une barre de céréales de son sac. Il m'en a tendu une.

— C'est pas un festin, mais ça cale.

J'ai ri. Un vrai rire. Le premier depuis des semaines.

— Tu sais, j'ai toujours imaginé que si j'avais un frère, il serait insupportable.

— Et moi, j’imaginais que ma sœur serait une intello froide qui me corrigerait tout le temps.

— Tu n’as pas totalement tort, j’ai dit en souriant.

Il a haussé les épaules.

— T’es pas si pire.

On est restés là un moment, à regarder les gens passer, à écouter les bruits de la ville. Et puis, sans prévenir, Léo a dit :

— Tu crois qu’il nous aimait pareil ?

Je suis restée silencieuse. La question m’a transpercée.

— Je crois qu’il nous aimait différemment, j’ai fini par dire.

— Mais sincèrement. Même si c’était compliqué. Même si c’était pas juste.

Léo a hoché la tête.

— Ouais. Moi aussi, je crois ça.

On est rentrés en fin d’après-midi. Camille nous a accueillis avec un regard soulagé. Maman était là aussi. Elle n’a rien dit. Mais elle m’a regardée comme si elle voyait quelque chose de nouveau en moi.

Et peut-être qu'elle avait raison. Parce que ce jour-là, j'ai compris que je n'étais pas juste la fille de Gabriel. J'étais aussi la sœur de Léo. Et que malgré tout, malgré les secrets, malgré les blessures, il y avait quelque chose à construire. Quelque chose qui ne dépendait plus de lui. Mais de nous.

Chapitre 14

CLARA

Je suis montée dans la chambre d'amis. Camille m'a dit que je pouvais m'y installer si j voulais un peu de calme. Et j'en avais besoin. Après cette journée avec Léo, après le regard de maman, après tout ce que j'ai appris... j'avais besoin de silence. Mais pas celui qui enferme. Celui qui libère. Je me suis assise à ce petit bureau en bois, face à la fenêtre. Le ciel était rose pâle, comme si la ville elle-même voulait m'offrir un peu de douceur. J'ai pris un carnet. Un stylo. Et j'ai commencé à écrire.

« Papa,

*Je ne sais pas comment
commencer cette lettre. Peut-être
parce que je ne sais pas à qui je
m'adresse vraiment. À l'homme
qui m'a appris à faire du vélo ? À
celui qui m'a lu Le Petit Prince en
me disant que les grandes
personnes ne comprennent rien ?
Ou à celui qui a aimé une autre
femme, élevé un autre enfant, et ne
m'a jamais rien dit ?*

*Je t'ai aimé. Sans condition. Sans
question. Et maintenant, je me*

*rends compte que j'ai aimé une
version de toi que tu m'as laissée
construire sans jamais la corriger.
Je ne sais pas si je suis en colère.
Ou triste. Ou juste... perdue. J'ai
rencontré Léo. Il est gentil.
Maladroit. Drôle. Il te ressemble.
Et moi aussi. C'est étrange, tu sais
? De voir ton visage dans le sien.
De voir ton regard dans le mien.
Et de se dire qu'on a partagé le
même père sans jamais se croiser.
Maman est venue. Elle pleure
beaucoup. Elle essaie. Et moi,
j'essaie aussi. Je ne sais pas si je
te pardonne. Mais je sais que je ne
veux pas te haïr. Parce que malgré
tout, malgré les secrets, malgré les
absences... tu m'as aimée. Et je
t'ai aimé aussi. Je vais continuer à
écrire. Pas pour toi. Pour moi.
Pour comprendre. Pour avancer.*

*Je t'aime. Je t'en veux. Je te
cherche encore.*

– Clara. »

Je pose le stylo. Je relis la lettre. Je ne pleure pas.
Je respire. Et pour la première fois depuis ton
départ, papa, je sens que je suis en train de me
retrouver.

Chapitre 15

CLARA

La nuit est tombée sur Nantes. La maison est calme. Camille est partie se coucher. Léo aussi. Et moi, je suis là, dans le salon, face à maman. Elle est assise sur le fauteuil, les mains croisées, le regard fatigué. Je suis sur le canapé, les jambes repliées, le cœur battant. Je sais que c'est le moment. Le vrai. Celui qu'on a repoussé depuis trop longtemps.

— Tu savais, je commence. Tu savais qu'il avait une autre vie. Et tu m'as laissé l'aimer comme si rien n'était brisé.

Elle ne répond pas tout de suite. Elle baisse les yeux. Et je vois ses doigts trembler.

— Je l'ai su trop tard, dit-elle enfin. Et quand je l'ai su, j'ai eu peur. Peur de te perdre. Peur que tu ne sois plus jamais la même.

Je serre les dents.

— Mais je ne suis plus la même. Tu le sais, non ? Tu le vois.

Elle hoche la tête.

— Oui. Et je suis désolée.

Je me lève. Je fais les cent pas. Je sens la colère monter. Pas explosive. Juste brûlante.

— Tu m’as regardée pleurer pendant des semaines. Tu m’as vue m’effondrer. Et tu n’as rien dit. Tu m’as laissée croire que c’était juste un accident. Juste un deuil. Mais c’était un mensonge. Un deuil trafiqué.

Elle se lève aussi. Elle s’approche. Mais elle garde ses distances.

— Je ne savais pas comment te dire que ton père avait aimé ailleurs. Que tu avais un frère. Que j’avais été aveugle. Je ne savais pas comment te dire que j’avais été trahie moi aussi.

Je la regarde. Et pour la première fois, je vois sa douleur. Pas celle qu’elle cache. Celle qu’elle porte.

— Tu l’as aimé ? je demande. Même après avoir su ?

Elle ferme les yeux.

— Oui. Et non. Je l’ai aimé pour ce qu’il était avec toi. Mais j’ai cessé de l’aimer pour ce qu’il était avec moi.

Je m’assois. Je suis épuisée. Mais je dois poser la question. La vraie. Celle qui me hante.

— Est-ce que tu m'as menti pour me protéger...
ou pour te protéger toi ?

Elle s'assoit en face de moi. Elle ne fuit pas. Elle
me regarde droit dans les yeux.

— Les deux. Et je le regrette chaque jour.

Je laisse le silence s'installer. Je le laisse faire
son travail.

Puis je dis :

— Je ne sais pas si je peux te pardonner. Mais je
sais que je ne veux pas te perdre.

Elle pleure. Et moi aussi. On ne se prend pas
dans les bras. Pas encore. Mais on reste là. Face
à face. Vraies. Brisées. Et prêtes à recoller les
morceaux.

Chapitre 16

LEO

La maison est silencieuse. Camille dort. Clara aussi, je crois. Je suis dans ma chambre, assis sur mon lit, les jambes croisées, le carnet posé sur mes genoux. Je n'ai jamais écrit à papa. Pas vraiment. Il m'envoyait des lettres parfois, des petits mots, des cartes postales. Mais moi, je ne répondais pas. Je ne savais pas quoi dire à un homme que je ne voyais que par fragments. Mais ce soir, après cette journée avec Clara, après avoir vu ses yeux, entendu sa voix, partagé un banc et une barre de céréales... je sens que quelque chose a changé. Alors j'ouvre le carnet. Je prends mon stylo. Et j'écris.

« Salut papa,

Je sais pas trop comment commencer. Je sais même pas si je dois t'appeler "papa". Parce que t'as jamais vraiment été là. Et pourtant, t'as toujours été là, quelque part. J'ai grandi avec des photos, des souvenirs racontés par maman, des lettres que tu m'envoyais comme on jette une bouteille à la mer. Et moi, je les gardais. Je les lisais. Je les pliais. Mais je les comprenais pas.

Aujourd'hui, j'ai rencontré Clara.
Ma sœur. Ton autre enfant. Celle
que t'as aimée au grand jour
pendant que moi je t'attendais
dans l'ombre. Elle est forte. Elle
est brillante. Elle est en colère. Et
moi, je suis juste là, à essayer de
comprendre comment on peut
aimer deux enfants et les faire
grandir si loin l'un de l'autre. Je
t'en veux pas. Enfin... pas comme
elle. Moi, j'ai jamais eu l'illusion.
J'ai toujours su que t'étais un
homme partagé. Un homme qui
fuyait. Mais j'aurais aimé que tu
restes. Juste un peu plus. Juste
assez pour que je sache qui je suis
à travers toi. Maintenant, t'es plus
là. Et je dois me construire avec ce
que t'as laissé. Avec Clara. Avec
maman. Avec les silences. Je vais
essayer. D'être un bon frère.
D'être un bon fils. D'être un bon
homme.

Pas pour toi. Pour moi.

Bonne nuit, là où t'es.

– Léo. »

Je referme le carnet. Je le glisse sous mon oreiller. Je m'allonge. Je regarde le plafond. Et pour la première fois depuis longtemps, je ne me sens pas seul.

Chapitre 17

CLARA

Je ne sais pas pourquoi je suis retournée dans la chambre d'amis. Peut-être parce que c'est le seul endroit où je peux respirer sans croiser les regards. Peut-être parce que c'est là que j'ai laissé la boîte. Ou peut-être parce que je savais qu'il restait quelque chose à lire. Je m'assois sur le lit. Je prends la boîte. Je fouille entre les photos, les lettres, les petits objets. Et je tombe sur une enveloppe différente. Elle est froissée, un peu jaunie. Pas timbrée. Pas ouverte. Sur le devant, il y a mon prénom. Écrit à la main. Par lui. Je sens mon cœur s'arrêter. Je sens mes doigts trembler. Je sens que ce que je vais lire va me changer. Je l'ouvre. Je déplie la feuille. Et je lis.

« Clara,

Je ne sais pas si tu liras cette lettre un jour. Je ne sais pas si j'aurai le courage de te la donner. Mais je dois l'écrire. Parce que tu mérites la vérité. Parce que tu mérites mieux que mes silences. Il y a quelque chose que je ne t'ai jamais dit. Quelque chose que j'ai caché trop longtemps. J'ai une autre famille. Une femme. Un fils.

Ils s'appellent Camille et Léo. Ce n'était pas prévu. Ce n'était pas juste. Mais c'est arrivé. Et je n'ai jamais su comment te le dire sans te perdre. Tu es ma fille. Ma lumière. Mon repère. Et je t'ai aimée chaque jour, même dans la honte, même dans la peur. Je ne te demande pas de comprendre. Je ne te demande pas de pardonner. Je te demande juste de ne pas oublier que ce que j'ai été avec toi... c'était vrai. Je suis désolé. Pour le mensonge. Pour l'absence. Pour le poids que je te laisse. Mais je suis fier de toi. Et je t'aime. Plus que je ne l'ai jamais su dire.

– Papa. »

Je reste là, figée. Les mots tournent dans ma tête. Je relis la lettre. Encore. Et encore. Et je pleure. Pas de rage. Pas de désespoir. Juste... de vérité. Parce que dans ces lignes, je retrouve l'homme que j'ai aimé. L'homme que j'ai perdu. L'homme que je dois apprendre à connaître autrement. Je plie la lettre. Je la garde contre moi. Et je me dis que peut-être, malgré tout, il m'a laissé ce qu'il pouvait. Pas des réponses. Pas des excuses. Mais une trace.

Et c'est déjà beaucoup.

Chapitre 18

CLARA

Le train vers Theix est presque vide. Léo est assis à côté de moi, casque sur les oreilles, regard perdu dans le paysage. Moi, je tiens la lettre de papa dans ma main. Froissée. Relue. Apprise presque par cœur. On n'a pas beaucoup parlé ce matin. Juste ce qu'il fallait. Un "Tu es sûre ?" de sa part. Un "Oui" de moi. Je ne sais pas ce que je cherche là-bas. Peut-être un souvenir. Peut-être une réponse. Peut-être juste un endroit où poser ce poids que je traîne depuis trop longtemps. Quand on arrive à Theix, le ciel est clair. La ville est calme, familière. Mais elle ne me fait plus le même effet. Elle me semble plus petite. Plus fragile. On marche jusqu'à la maison. Je n'ai pas prévenu maman. Je ne sais pas si elle est là. Mais je sais que je dois entrer. La porte est fermée. Je sors la clé. Je l'insère. Je tourne. Et je respire. Léo entre derrière moi. Il regarde autour. Je vois ses yeux s'arrêter sur les photos accrochées au mur. Papa, moi, maman. Pas lui. Il ne dit rien. Mais je sens que ça le touche.

— C'est ici que j'ai grandi, je dis. C'est ici que je l'ai aimé sans savoir.

Il hoche la tête.

— C'est bizarre. J'ai l'impression de le voir partout. Même si je suis jamais venu.

On monte à l'étage. Je pousse la porte de sa chambre. Tout est resté comme avant. Le bureau. Les livres. Les carnets. Et cette odeur. Son odeur. Je m'assois sur le lit. Léo reste debout, les mains dans les poches.

— Tu veux voir ? je demande.

Je lui tends la lettre. Il la prend. Il la lit. Lentement. Quand il relève les yeux, ils sont brillants.

— Il t'aimait, dit-il. Vraiment.

— Et toi aussi, je murmure.

On reste là, dans le silence. Et je sens que quelque chose se dénoue. On descend. On s'installe dans le salon. Je sors une boîte de photos. Je lui montre les anniversaires, les vacances, les dimanches pluvieux. Et lui, il me raconte ses souvenirs. Les visites furtives. Les cadeaux. Les silences. Et ensemble, on recolle les morceaux. Pas pour reconstruire Gabriel. Mais pour nous reconstruire, nous. Quand le soleil commence à se coucher, je me lève. Je vais dans le jardin. Je m'assois sur la vieille balançoire. Léo me rejoint.

— Tu crois qu’il aurait voulu qu’on se rencontre ? il demande.

Je regarde le ciel. Je pense à la lettre. À ses mots.
À ses regrets.

— Je crois qu’il en avait peur. Mais je crois qu’il l’espérait.

Léo sourit. Et moi aussi. Et dans ce jardin, dans cette maison, dans cette ville... Je sens que le passé ne nous enferme plus.

Il nous relie.

Chapitre 19

ELISE

Je suis rentrée tard de Nantes. Le cœur lourd, les pensées en vrac, les mains vides. Clara était partie. Et je ne savais pas si elle reviendrait. La maison était silencieuse. Je suis montée dans sa chambre, par réflexe. Le lit était fait. Le bureau rangé. Et sur la table, une boîte. Je ne l'avais jamais vue. Une boîte en carton, simple, sans inscription. Je l'ai ouverte. Des lettres. Des photos. Et au milieu, une enveloppe. Je l'ai reconnue tout de suite. L'écriture. Le pli. Le poids.

Gabriel.

Je l'ai tenue dans mes mains comme on tient une vérité qu'on n'a jamais voulu affronter. Je l'ai ouverte. Et j'ai lu.

*« Clara, Je ne sais pas si tu liras
cette lettre un jour... »*

Les mots m'ont transpercée. Je les connaissais. Je les avais lus dans une autre lettre. Celle que j'avais brûlée. Mais celle-ci... Elle était pour elle. Pas pour moi.

Et elle l'avait lue.

Je me suis assise sur le lit. Je me suis laissée envahir par les phrases. Par les regrets. Par l'amour maladroit. Par la honte. Et j'ai compris. J'ai compris ce que Clara avait ressenti. J'ai compris pourquoi elle était partie. Et j'ai compris qu'elle avait trouvé ce que moi j'avais voulu cacher. Je suis descendue. J'ai ouvert la porte du jardin. Et là, sur la vieille balançoire, je l'ai vue.

Clara. Et Léo.

Ils parlaient doucement. Ils riaient. Ils partageaient quelque chose que je ne pouvais pas nommer. Je suis restée là, figée. Le cœur battant. Les yeux embués. Ils m'ont vue. Clara s'est levée. Léo aussi. Elle s'est approchée. Pas avec colère. Pas avec distance. Mais avec une forme de calme que je ne lui connaissais pas.

— Tu as lu la lettre ? elle demande.

Je hoche la tête.

— Oui.

— Alors tu sais.

Je baisse les yeux.

— Je sais que je t'ai fait du mal. Et je sais que tu es en train de guérir sans moi.

Elle ne répond pas. Mais elle ne s'éloigne pas.

Léo me regarde. Je le vois vraiment pour la première fois. Et je sens que je dois faire un pas.

— Bonjour, Léo, je dis. Je suis Élise.

Il sourit.

— Je sais.

Et dans ce sourire, je vois Gabriel. Je vois Clara. Je vois une possibilité. Je ne sais pas ce que cette famille va devenir. Je ne sais pas si je suis prête. Mais je sais que je suis là.

Et que c'est déjà un début.

Chapitre 20

CAMILLE

Le téléphone vibre sur la table. Je suis en train de ranger la vaisselle, les gestes mécaniques, le silence comme compagnon. Je regarde l'écran. Léo. Je m'essuie les mains. J'ouvre le message.

Léo : "On est bien arrivés. Clara m'a montré la maison. C'est étrange, mais ça fait du bien. On parle. Je crois qu'on commence à se comprendre."

Je reste là, immobile. Je relis le message. Je le laisse m'envahir. Il est parti ce matin, sans bruit. Juste un sac, un regard, un "*Je reviens bientôt*". Et moi, je l'ai laissé partir. Parce que je savais que ce voyage n'était pas le mien. Mais maintenant, je me demande : Est-ce qu'il reviendra pareil ? Est-ce qu'il reviendra avec elle ? Est-ce qu'il reviendra avec eux ? Je m'assois sur le canapé. Je regarde les photos sur le mur. Léo petit. Léo grandissant. Et aucune trace de Gabriel. Je n'ai jamais voulu l'afficher. Je n'ai jamais voulu figer ce qu'il n'a jamais vraiment offert. Mais Clara est là-bas. Avec Léo. Avec Élise. Et moi, je suis ici. À attendre. À espérer. À craindre.

Je pense à Élise. À notre conversation sur le balcon. À ses regrets. À sa dignité. Je pense à Clara. À sa colère. À sa douceur. À sa force. Et je pense à moi. À cette femme qui a élevé un fils dans l'ombre. À cette mère qui a aimé sans réclamer. À cette présence silencieuse que personne ne savait nommer. Je me lève. Je vais dans la chambre de Léo. Je m'assois sur son lit. Je regarde les carnets, les dessins, les traces de lui. Et je me dis que peut-être, il est temps. Temps de faire partie. Temps de ne plus rester en marge. Temps de dire : "Moi aussi, je suis là."

Je réponds à son message.

"Je suis contente que tu sois là-bas. Prends ton temps. Mais n'oublie pas que tu as une maison ici aussi. Et que moi, je suis prête."

Je pose le téléphone. Je respire. Et je laisse la lumière entrer.

Chapitre 21

LEO

Clara est partie marcher. Elle m'a dit qu'elle avait besoin d'air, de solitude, de distance. Je n'ai pas insisté. Je comprends. Je suis resté seul dans la maison. La maison de Gabriel. Mon père. Celui que je n'ai jamais vraiment eu. Je fais le tour lentement. Je touche les murs. Je regarde les cadres. Je m'imprègne. Tout ici semble figé. Comme si le temps s'était arrêté le jour où il est parti. Et pourtant, je sens sa présence partout. Dans les livres. Dans les objets. Dans l'air. Je monte à l'étage. Je retourne dans sa chambre. Je m'assois sur le lit. Je regarde le bureau. Un tiroir est entrouvert. Je le tire doucement. À l'intérieur, des carnets. Des stylos. Et une boîte en bois, petite, gravée de ses initiales. Je l'ouvre. Dedans, il y a une montre. Ancienne. Usée. Et un petit mot plié. Je le déplie.

“Pour Léo. Je ne sais pas quand je te la donnerai. Mais elle est à toi. Elle appartenait à mon père. Et je veux que tu l'aies.”

Je reste figé. Je regarde la montre. Je la prends dans ma main. Elle est lourde. Elle sent le métal et le passé. Et je pleure.

Pas parce qu'il me manque. Pas parce qu'il m'a blessé. Mais parce que, dans ce geste, je vois quelque chose que je n'avais jamais vu. Une intention. Un lien. Une transmission. Il avait pensé à moi. Il avait prévu. Il avait voulu. Et ça change tout. Je mets la montre à mon poignet. Elle est trop grande. Mais elle me va. Je reste là, longtemps. À écouter le tic-tac. À sentir le poids. À accepter. Et quand Clara revient, je ne dis rien. Je lui montre juste la montre. Elle comprend. Et dans son regard, je vois qu'elle aussi, elle commence à voir Gabriel autrement. Pas comme un héros. Pas comme un traître. Mais comme un homme. Complexe. Imparfait. Et profondément humain.

Chapitre 22

ELISE

Je suis seule dans la cuisine. Clara et Léo dorment encore. Le silence est doux, presque apaisant. Et pourtant, je sens que quelque chose me pousse à parler. Pas à eux. À elle. Camille. Je prends une feuille. Un stylo. Je m'assois. Et j'écris.

« *Camille,*

*Je ne sais pas comment
commencer cette lettre. Peut-être
parce que je ne t'ai jamais
vraiment parlé. Peut-être parce
que je t'ai longtemps tenue à
distance, même en silence. Je
t'écris parce que je crois que nous
sommes les deux seules à pouvoir
comprendre ce que cette histoire a
coûté. À nos enfants. À nous. À lui.
Je t'ai longtemps vue comme une
menace. Une ombre dans ma vie.
Une femme que Gabriel aimait en
dehors de moi. Et je t'ai détestée
pour ça. Sans te connaître. Sans te
chercher. Aujourd'hui, je vois les
choses autrement. Je vois Clara et
Léo ensemble. Je vois leurs
regards, leurs gestes, leur
complicité naissante. Et je*

*comprends que ce que nous avons
porté, séparément, peut peut-être
se rejoindre. Je ne te demande pas
de m'excuser. Je ne te demande
pas de m'aimer. Je te demande
juste de me lire. De me voir.
Comme une femme. Comme une
mère. Comme une autre victime
d'un homme qui n'a jamais su
choisir. Je suis prête à faire la
paix. Pas pour nous. Pour eux.
Pour Clara. Pour Léo. Pour qu'ils
puissent construire quelque chose
de vrai, sans nos silences, sans nos
rancunes. Si tu veux me répondre,
je serai là. Si tu ne veux pas, je
comprendrai. Mais je voulais que
tu saches que je te respecte. Et que
je te remercie. Pour ce que tu as
porté. Pour ce que tu as transmis.
Pour ce que tu as permis.*

– Élise. »

Je relis la lettre. Je ne change rien. Je la plie. Je la glisse dans une enveloppe. Et je l'adresse à Camille. Je ne sais pas ce qu'elle en fera. Mais moi, je sais que je viens de poser une pierre. Une pierre de paix. Une pierre de vérité.

Et c'est peut-être le début de quelque chose.

Chapitre 23

CLARA

Je suis dans le jardin, allongée dans l'herbe encore humide. Léo est parti faire un tour en ville. Je suis seule. Et ça me va. Le vent est doux. Le ciel est pâle. Et je sens que quelque chose flotte dans l'air. Quelque chose que je ne sais pas encore nommer. Je rentre dans la maison. Je monte dans ma chambre. Et sur mon bureau, il y a une enveloppe. Pas pour moi. Pas de moi. Je la reconnais. L'écriture. Le pli. C'est celle de maman. Je l'ouvre. Je lis. C'est une lettre. Pour Camille. Je reste figée. Je relis les mots. Je les laisse m'envahir.

“Je suis prête à faire la paix. Pas pour nous. Pour eux. Pour Clara. Pour Léo.”

Je m'assois. Je pose la lettre sur mes genoux. Et je sens mon cœur battre plus fort. Elle a écrit à Camille. Elle a tendu la main. Elle a osé. Et moi, je ne sais pas quoi en penser. Je suis surprise. Touchée. Troublée. Parce que cette lettre, c'est plus qu'un geste. C'est une fracture qui commence à se refermer. C'est une mère qui accepte de ne plus être seule dans son rôle. C'est une femme qui reconnaît une autre femme.

Je pense à Camille. À sa douceur. À sa pudeur. À sa force tranquille. Je pense à maman. À ses silences. À ses regrets. À son courage tardif. Et je pense à moi. À cette fille qui a grandi entre deux vérités. À cette sœur qui apprend à marcher dans un monde recomposé. À cette femme qui ne sait plus très bien où elle commence et où elle finit. Je prends la lettre. Je la glisse dans une nouvelle enveloppe. Je l'adresse à Camille. Et je la pose sur le buffet, là où Léo la verra. Je ne dis rien. Je n'explique rien. Je laisse les mots faire leur chemin. Et je me dis que peut-être, ce n'est pas à moi de tout porter. Peut-être que maintenant, les adultes peuvent se parler. Peut-être que je peux juste... respirer.

Chapitre 24

CAMILLE

La lettre est posée sur la table. Léo me l'a tendue ce matin, sans un mot. Juste un regard. Et j'ai compris que ce n'était pas rien. Je l'ai laissée là, toute la journée. Je l'ai contournée. Je l'ai regardée du coin de l'œil. Je l'ai crainte. Et maintenant, le soir est tombé. La maison est silencieuse. Et je suis prête. Je m'assois. Je l'ouvre. Je lis.

“Je suis prête à faire la paix. Pas pour nous. Pour eux. Pour Clara. Pour Léo.”

Je relis cette phrase trois fois. Je laisse les mots m'atteindre. Je laisse la voix d'Élise résonner dans ma tête. Je ne m'attendais pas à ça. Pas à une lettre. Pas à une main tendue. Pas à une reconnaissance. Pendant des années, j'ai été l'autre. La femme de l'ombre. La mère silencieuse. Celle qu'on ne nommait pas. Et maintenant, Élise m'écrit. Pas pour régler des comptes. Pas pour se justifier. Mais pour dire : “Je te vois.” Je pense à Gabriel. À ses silences. À ses absences. À ses regards fuyants. Je pense à Léo. À ses questions. À ses manques. À sa force.

Je pense à Clara. À sa colère. À sa douceur. À son courage. Et je pense à moi. À cette femme qui a aimé sans réclamer. À cette mère qui a protégé sans bruit. À cette présence que personne n'a su où placer. Je prends une feuille. Je prends un stylo. Et je réponds.

« Élise,

Merci pour ta lettre. Merci pour tes mots. Merci pour ton courage. Je ne sais pas si je suis prête à tout pardonner. Mais je suis prête à avancer. À parler. À écouter. Tu as élevé Clara avec force. J'ai élevé Léo avec tendresse. Et maintenant, ils se trouvent. Et nous, peut-être, nous pouvons nous retrouver aussi. Je ne veux pas être ton ennemie. Je ne veux pas être ton fantôme. Je veux être une femme parmi les autres. Une mère parmi les mères. Si tu veux qu'on se parle, je suis là. Si tu veux qu'on se taise, je respecterai. Mais sache que je te vois. Et que je te respecte.

– Camille. »

Je plie la lettre. Je la glisse dans une enveloppe.
Je la pose sur le buffet. Et je me dis que peut-être, cette histoire n'est plus une fracture.

C'est une couture.

Chapitre 25

CLARA

Le matin est frais. Le ciel est clair. Et Léo est déjà prêt, sac sur le dos, regard tourné vers le jardin.

— On fait un tour ? il propose.

Je hoche la tête. On quitte la maison sans bruit. On marche dans les rues de Theix, celles que je connais par cœur, celles qu'il découvre encore. On ne parle pas beaucoup. Mais on est ensemble. Et c'est suffisant. On passe devant l'école primaire. Devant la boulangerie où papa m'achetait des chouquettes. Devant le parc où il m'apprenait à lire l'heure sur sa vieille montre — celle que Léo porte maintenant. Et puis, on revient vers la maison. On s'arrête devant le portail. On regarde.

— Elle est belle, dit Léo. Pas grande. Pas moderne. Mais elle a quelque chose.

Je souris.

— Elle a une histoire.

Il se tourne vers moi.

— Tu veux en faire quoi ?

Je reste silencieuse. Je regarde les volets. Le jardin. Le banc sous le cerisier.

— Je ne veux pas la vendre, je dis. Pas tout de suite. Je veux qu'elle reste là. Qu'elle existe. Qu'elle nous attende.

Léo hoche la tête.

— Moi non plus. Je veux pouvoir revenir. Pas pour lui. Pour nous.

On entre. On fait le tour une dernière fois. On ouvre les fenêtres. On laisse entrer l'air.

Et puis, dans le salon, on s'assoit.

— On pourrait la partager, je propose. Une maison pour les deux. Pour les souvenirs. Pour les silences. Pour les lettres qu'on n'a pas encore écrites.

Léo sourit.

— Une maison pour les recommencements.

Je tends la main. Il la prend.

Et dans ce geste, je sens que la maison n'est plus un poids. C'est un point d'ancrage. Un lieu de passage. Un lieu de paix.

On ferme les volets. On range les clés. On laisse
la maison respirer.

Et on repart. Ensemble.

Chapitre 26

ELISE

La lettre est là. Posée sur le buffet. Clara me l'a tendue ce matin, sans un mot. Juste un regard. Et j'ai compris. Je l'ai gardée toute la journée. Je l'ai déplacée. Je l'ai évitée. Je l'ai crainte. Et maintenant, le soir est tombé. La maison est calme. Et je suis prête. Je m'assois. Je l'ouvre. Je lis.

*“Je ne veux pas être ton ennemie.
Je ne veux pas être ton fantôme. Je
veux être une femme parmi les
autres. Une mère parmi les
mères.”*

Je relis ces mots. Je les laisse m'envahir. Je les laisse me traverser. Camille. La femme que j'ai longtemps tenue à distance. La mère de Léo. L'autre. Et pourtant, dans cette lettre, il n'y a ni rancune ni reproche. Il y a une main tendue. Il y a une reconnaissance. Il y a une paix possible.

Je me lève. Je vais dans le salon. Je prends mon téléphone. Je cherche son numéro. Je l'ai gardé. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être pour ce jour. Je compose. Je tremble. Je respire. Elle décroche. Sa voix est douce. Surprise. Fragile.

— Camille ? C'est Élise.

Un silence. Pas lourd. Juste suspendu.

— Bonjour, dit-elle.

Je ne sais pas quoi dire. Alors je dis la vérité.

— Merci pour ta lettre. Elle m’a touchée. Elle m’a apaisée.

Elle ne répond pas tout de suite. Puis :

— La tienne aussi.

Je m’assois. Je serre le téléphone contre mon oreille. Et je laisse les mots venir.

— Je crois qu’on devrait se parler. Pour de vrai. Pas par lettres. Pas par enfants interposés.

— Je suis d’accord, dit-elle.

Et dans ce moment-là, je sens que quelque chose se dénoue. Pas tout. Pas encore. Mais assez pour espérer. Nous fixons une date. Un lieu. Simple. Neutre. Et quand je raccroche, je pleure. Pas de douleur. Pas de peur. Juste de soulagement. Parce que je viens de faire ce que je n’ai jamais su faire : Regarder l’autre femme en face. Et lui dire : “Je te vois.”

Chapitre 27

LEO

Je suis rentré plus tôt que prévu. Clara est encore dehors, je crois. La maison est silencieuse, baignée d'une lumière dorée. Je pose mon sac. Je passe par le salon. Et je vois l'enveloppe. Posée là, sur le buffet. Mon prénom n'est pas dessus. Mais je reconnais l'écriture. Maman. Je reste figé. Je regarde autour. Personne. Je prends l'enveloppe. Je l'ouvre. Je lis.

“Élise, Merci pour ta lettre. Merci pour tes mots. Merci pour ton courage...”

Je m'arrête. Je relis. Je comprends. Maman a répondu. À Élise. À Clara. À moi. Et dans ses mots, il n'y a pas de rancune. Il n'y a pas de colère. Il y a une ouverture. Une reconnaissance. Une paix possible. Je m'assois. Je laisse la lettre sur mes genoux. Je pense à maman, à ses silences, à sa pudeur. Je pense à Élise, à sa douleur, à son courage tardif. Je pense à Clara, à sa colère, à sa douceur. Et je pense à moi. À ce garçon qui a grandi entre les lignes. À ce fils qui n'a jamais su où poser son nom. À ce frère qui commence à exister.

Je me lève. Je repose la lettre. Je ne dis rien. Je ne commente pas. Mais je sais. Je sais que quelque chose est en train de bouger. Je sais que les murs se fissurent. Je sais que les ponts se construisent. Et pour la première fois, je me dis que cette famille — étrange, recomposée, cabossée — peut peut-être tenir debout. Pas parce qu'on oublie. Mais parce qu'on choisit de se voir.

Chapitre 28

CLARA

Je suis dans ma chambre. La lumière de fin d'après-midi glisse sur les murs. Léo est en bas, avec maman. Ils parlent doucement. Et moi, je suis ici, avec mon carnet. Je l'ouvre. Je tourne les pages. Je trouve une blanche. Et je commence.

20 septembre 2025 — Theix

Je ne sais pas comment nommer ce que je ressens. Ce n'est pas de la joie. Ce n'est pas du soulagement. C'est... une sorte de calme. Un calme fragile. Comme un lac après la tempête.

Maman a appelé Camille. Elles se sont parlé. Et je crois que c'est la première fois que je sens que les adultes essaient vraiment. Pas pour se défendre. Pas pour se justifier. Mais pour nous.

Léo a trouvé la lettre sur le buffet. Il n'a rien dit. Mais je l'ai vu dans ses yeux : quelque chose s'est ouvert.

*Et moi, je suis là. À écrire. À poser
les mots. À essayer de comprendre
ce que cette paix veut dire.*

*Est-ce qu'on peut vraiment
reconstruire ? Est-ce qu'on peut
aimer sans avoir peur que tout
s'effondre ? Est-ce qu'on peut être
une famille... même si on ne l'a
jamais été ?*

*Je ne sais pas. Mais je veux
essayer.*

*Je veux que cette maison reste. Je
veux que Léo reste. Je veux que
maman et Camille puissent se
regarder sans se briser.*

*Je veux que mon histoire ne soit
plus un secret. Mais une vérité
qu'on peut porter ensemble.*

Je suis fatiguée. Mais je suis prête.

Et ça, c'est déjà énorme.

Je referme le carnet. Je le pose sur ma table. Je
me lève. Je descends.

Et quand je vois Léo et maman dans le salon, je
m'assois près d'eux. Sans un mot. Juste là.
Présente.

Et dans ce silence, je sens que quelque chose
tient.

Chapitre 29

CAMILLE

Le café est petit, presque caché dans une ruelle. Une terrasse étroite, quelques tables en bois, des plantes suspendues. J'arrive en avance. Je m'installe à l'intérieur, près de la fenêtre. Je commande un thé. Et j'attends. Je ne sais pas à quoi m'attendre. Je ne sais pas comment elle va me regarder. Je ne sais pas comment je vais lui parler. Mais je suis là. Et c'est déjà beaucoup. Elle arrive. Élise. Elle entre, hésite, me voit. Nos regards se croisent. Elle s'approche. Elle s'assoit.

— Bonjour, dit-elle.

— Bonjour.

Le silence s'installe. Pas hostile. Juste prudent. Je regarde ses mains. Elles tremblent légèrement. Je me rends compte que les miennes aussi.

— Merci d'être venue, dit-elle.

— Merci de m'avoir écrit.

Elle hoche la tête. Elle regarde dehors. Puis elle me regarde.

— Je ne sais pas comment on fait ça, avoue-t-elle.

— Moi non plus.

Un sourire discret. Un aveu partagé.

— J’ai longtemps cru que tu m’avais volé quelque chose, dit-elle. Et je t’en ai voulu. Mais aujourd’hui, je comprends que ce n’est pas toi. C’est lui.

Je baisse les yeux. Je respire.

— Je ne l’ai jamais eu vraiment, je dis. Juste des morceaux. Des visites. Des lettres. Des absences.

Elle me regarde. Et je vois dans ses yeux une douleur que je connais.

— Il nous a aimées, dit-elle. Mais mal. Et nos enfants ont porté ça.

Je hoche la tête.

— Clara est forte. Léo aussi. Ils se trouvent. Et nous... on peut peut-être les accompagner.

Le silence revient. Mais cette fois, il est doux.

— Je ne veux pas être ton ennemie, je dis. Je ne veux pas être ton souvenir douloureux.

— Tu ne l’es pas, répond-elle. Tu es la mère de Léo. Et je te respecte.

Je souris. Elle aussi.

On parle encore. De Gabriel. De nos enfants. De nos peurs.

Et quand on se quitte, il n'y a pas de promesse.
Pas de pacte. Juste une main posée sur la mienne.
Juste un regard qui dit : "Je te vois."

Et c'est suffisant.

Chapitre 30

LEO

Le soleil commence à descendre sur Theix. La lumière glisse sur les murs de la maison, dorée, presque nostalgique. Clara est assise sur le banc du jardin, les jambes repliées, le regard perdu dans les branches du cerisier. Je m'approche. Je m'assois à côté d'elle. On ne parle pas tout de suite. On écoute le silence. Et puis je me lance.

— Tu veux revenir à Nantes avec moi ?

Elle tourne la tête, surprise.

— Revenir ?

— Oui. Pas juste pour quelques jours. Pour... recommencer. Ensemble.

Elle me regarde. Longuement. Je sens qu'elle cherche les mots.

— Tu veux dire... vivre ensemble ?

Je souris.

— Pas forcément sous le même toit. Mais dans la même ville. Dans la même vie.

Elle baisse les yeux. Elle joue avec une feuille tombée sur le banc.

— Tu crois que c'est possible ? — Après tout ça ?

Je hoche la tête.

— Je crois que c'est ce qu'on mérite. Pas une réparation. Une construction.

Elle ne répond pas tout de suite. Mais je vois ses épaules se détendre. Je vois ses yeux s'adoucir.

— Tu sais, dit-elle, j'ai toujours cru que j'étais seule dans cette histoire. Et maintenant, je découvre que j'ai un frère. Et que ce frère veut m'inviter dans sa vie.

Je souris.

— Pas t'inviter. Te proposer qu'on la construise ensemble.

Elle rit doucement.

— Tu parles comme dans un film.

— Peut-être. Mais j'y crois.

Elle se lève. Elle marche jusqu'au portail. Elle regarde la maison une dernière fois.

— D'accord, dit-elle. On rentre à Nantes. Ensemble.

Je la rejoins. On ne sait pas encore ce qui nous attend là-bas. On ne sait pas que les fondations

sont déjà en train de bouger. Mais on avance.

Frère et sœur. Pas par le sang. Par le choix.

Et c'est peut-être plus fort encore.

Chapitre 31

CAMILLE (*lettre à Léo*)

« Mon Léo,

*Je t'écris ce soir parce que je sens
que les choses bougent, et que tu
dois le savoir. Pas dans le tumulte.
Pas dans les éclats. Mais dans la
douceur d'une lettre, comme celles
que ton père ne t'a jamais
vraiment envoyées.*

*Aujourd'hui, j'ai vu Élise. Oui,
elle. La femme que j'ai longtemps
tenue à distance. La mère de
Clara. Celle que j'ai redoutée,
jugée, enviée parfois — sans
jamais la connaître.*

*On s'est retrouvées dans un petit
café à Vannes. Rien de
spectaculaire. Deux femmes
assises face à face, avec des mains
qui tremblaient un peu et des
silences qui pesaient lourd.*

*Et pourtant, on a parlé. Vraiment.
Pas pour régler des comptes. Pas
pour défendre nos places. Mais
pour se dire : je te vois.*

*Elle m'a dit qu'elle m'avait
longtemps perçue comme une
menace. Je lui ai dit que je m'étais
sentie invisible. Et dans nos mots,
il y avait Clara. Il y avait toi. Il y
avait Gabriel, bien sûr — mais
moins que je ne l'aurais cru.*

*Ce n'était pas une conversation
parfaite. Il y avait des hésitations,
des blessures encore vives. Mais il
y avait aussi une volonté. Celle de
ne plus vous faire porter nos
silences.*

*À la fin, elle m'a touché la main.
Et j'ai compris que quelque chose
s'était ouvert.*

*Je ne sais pas ce que cela va
devenir. Je ne sais pas si nous
serons amies, alliées, ou
simplement deux femmes capables
de se parler. Mais je sais que c'est
un début.*

*Et je voulais que tu le saches.
Parce que tu es au cœur de tout
ça. Parce que tu es le lien. Parce
que tu es mon fils, et que je suis
fière de toi.*

*Reviens quand tu veux. La maison
est là. Moi aussi.*

Je t'embrasse,

– Maman »

Chapitre 32

CLARA

Je suis seule dans l'appartement. Léo est sorti chercher du pain. La lumière de fin d'après-midi glisse sur les murs, tiède, rassurante. Je range un peu. Je passe dans le salon. Et je vois l'enveloppe. Elle est posée sur la table basse. Pas cachée. Pas oubliée. Juste là. Je reconnais l'écriture. Camille. Je ne devrais pas l'ouvrir. Mais quelque chose me pousse. Pas par curiosité. Par besoin. Je m'assois. Je déplie la lettre. Je lis.

*« Mon Léo, Je t'écris ce soir parce
que je sens que les choses
bougent, et que tu dois le
savoir... »*

Je lis lentement. Chaque mot me traverse. Chaque phrase me touche. Camille a rencontré maman. Elles se sont parlé. Elles se sont vues. Et moi, je ne savais pas. Je reste là, figée. La lettre sur les genoux. Le cœur battant. Je pense à maman. À son regard quand elle m'a dit qu'elle avait écrit. À son silence depuis. Je pense à Camille. À sa douceur. À sa pudeur. À sa force tranquille. Et je pense à moi. À cette fille qui a grandi dans les non-dits. À cette sœur qui commence à respirer autrement. À cette femme qui découvre que les murs peuvent tomber.

Je relis la fin de la lettre.

*« ...Parce que tu es au cœur de
tout ça. Parce que tu es le lien.
Parce que tu es mon fils, et que je
suis fière de toi. »*

Je ferme les yeux. Je laisse les larmes venir. Pas de douleur. Pas de colère. Juste une émotion brute. Elles ont commencé à se parler. Et moi, je peux commencer à croire. Je repose la lettre. Je me lève. Je vais dans ma chambre. Je prends mon carnet.

Et j'écris :

*« Aujourd'hui, j'ai lu une lettre.
Pas pour moi. Mais qui m'a parlé.
Et j'ai compris que les mères ont
commencé à se parler. Et que
peut-être, enfin, je peux
commencer à vivre. »*

Chapitre 33

LEO

Je pousse la porte de l'appartement. Le pain encore tiède dans mon sac. Le soleil de fin d'après-midi glisse sur les murs. Et Clara est là, assise sur le canapé, le carnet ouvert sur ses genoux. Elle ne lève pas les yeux tout de suite. Mais je vois qu'elle a pleuré. Pas violemment. Juste... doucement. Je pose le sac. Je m'approche. Je m'assois à côté d'elle. Elle referme le carnet. Elle le pose sur la table basse. Et je vois l'enveloppe. La lettre de maman. Je la regarde. Elle me regarde.

— Tu l'as lue, je dis.

Elle hoche la tête. Pas de gêne. Pas de justification.

— Je suis tombée dessus. Je ne voulais pas fouiller. Mais je crois que j'avais besoin de savoir.

Je prends une grande inspiration. Je ne suis pas en colère. Je suis soulagé.

— Et maintenant ? je demande.

Elle sourit. Un sourire fragile, mais vrai.

— Maintenant, je comprends. Que les choses bougent. Que nos mères ont commencé à se parler. Que ce n'est plus seulement entre toi et moi.

Je hoche la tête. Je sens que quelque chose se dénoue.

— Tu sais, je n'aurais jamais cru que maman écrirait à Élise. Et encore moins qu'elles se verraient.

— Moi non plus, dit Clara. Mais je crois qu'elles ont compris. Que ce n'est plus le temps des silences.

On reste là, côte à côte. Pas besoin de parler davantage. Pas besoin de tout expliquer. Je prends sa main. Elle ne la retire pas. Et dans ce geste, je sens que nous sommes en train de devenir ce que nous n'avons jamais été : Un frère. Une sœur. Deux enfants qui apprennent à marcher ensemble dans un monde réconcilié.

Chapitre 34

ELISE

Le message est arrivé en fin de matinée. Simple. Direct.

Léo : On est rentrés. Clara est avec moi.

Je l'ai lu trois fois. Je suis restée debout dans la cuisine, le téléphone dans la main, le souffle suspendu. "*On est rentrés.*" "*Clara est avec moi.*" Je ne sais pas ce que j'ai ressenti en premier. Du soulagement. De la surprise. De la peur, peut-être. Elle est revenue. Mais pas seule. Avec lui. Avec son frère. Je m'assois. Je regarde autour de moi. La maison est propre. Ordonnée. Mais est-elle prête ? Suis-je prête ? Je pense à Clara, à ses silences, à ses colères, à ses absences. Je pense à Léo, à son regard doux, à sa manière de se tenir en retrait, à sa présence discrète. Et je pense à moi. À cette mère qui a longtemps voulu tout contrôler. À cette femme qui a appris à lâcher prise trop tard. Ils arrivent ensemble. Ils ont choisi de se retrouver. Et moi, je dois apprendre à les accueillir — non pas comme deux enfants séparés, mais comme une fratrie.

Je me lève. Je vais dans la chambre de Clara. Je ouvre les volets. Je change les draps. Je pose une

tasse sur le bureau. Un geste simple. Un signe. Puis je vais dans la chambre d'amis. Je fais de même. Pour Léo. Et je me dis que peut-être, cette maison peut devenir autre chose. Pas un lieu de souvenirs figés. Mais un lieu de passage. De réconciliation. De recommencement. Je ne sais pas comment leur parler. Je ne sais pas si je dois m'excuser encore. Mais je sais que je dois être là. Présente. Ouverte. Disponible. Ils arrivent ce soir. Et moi, je les attends. Pas comme avant. Pas avec des attentes. Mais avec une porte ouverte. Et dans ce geste, je sens que je commence à accueillir non pas une fille, mais une fratrie.

Chapitre 35

CLARA (*journal intime*)

20 septembre 2025 — Nantes

Je suis rentrée. Pas seule. Avec Léo. Ces mots me semblent encore irréels. Comme si je les écrivais pour quelqu'un d'autre. Comme si cette vie n'était pas encore la mienne. Et pourtant, je suis là. Dans ma chambre. Dans cette ville que j'ai fuie. Avec ce frère que je n'ai pas choisi, mais que j'ai appris à reconnaître. Le retour n'a pas été brutal. Il a été doux. Silencieux. Comme une marée qui revient sans faire de bruit. Maman nous a accueillis. Pas avec des grandes phrases. Juste avec des gestes. Une chambre prête. Un dîner simple. Un regard qui disait : "Je vous vois." Et moi, je me suis sentie... différente. Pas guérie. Pas entière. Mais moins seule. J'ai lu la lettre de Camille. J'ai vu que les mères ont commencé à se parler. Et ça m'a bouleversée. Parce que toute ma vie, j'ai cru que les adultes ne savaient que se taire ou se blesser. Et maintenant, je découvre qu'ils peuvent aussi se tendre la main.

Je ne sais pas ce que cette paix va devenir. Je ne sais pas si elle tiendra. Mais je veux y croire. Léo est là. Il est calme. Il est solide. Et moi, je m'appuie un peu sur lui. Ce n'est pas une dépendance. C'est une alliance. Je suis rentrée. Et je commence à écrire une nouvelle page. Pas pour effacer les précédentes. Mais pour les prolonger autrement. Je suis Clara. Fille d'Élise. Fille de Gabriel. Sœur de Léo. Et je suis en train de devenir quelqu'un que je ne connais pas encore. Et c'est peut-être ça, grandir.

Chapitre 36

CLARA

La table est dressée. Simple. Une nappe blanche. Trois assiettes. Du pain frais. Un plat qui mijote encore. Maman tourne dans la cuisine. Elle ne parle pas beaucoup. Mais je vois qu'elle a fait un effort. Pas pour impressionner. Pour accueillir. Léo est assis à côté de moi. Il observe. Il sourit parfois. Il ne sait pas trop où poser ses mains. Moi non plus.

— Vous pouvez vous servir, dit maman.

Sa voix est douce. Presque timide. On se sert. On mange. Les premiers instants sont silencieux. Pas tendus. Juste prudents.

Puis Léo se risque :

— C'est très bon, Élise.

Elle lève les yeux. Surprise. Touchée.

— Merci, Léo.

Et dans cet échange, quelque chose se détend. Je regarde maman. Je regarde Léo. Et je me dis que ce dîner, ce n'est pas juste un repas. C'est un test. Un début. On parle un peu. De la météo. De la ville. De choses sans enjeu.

Puis Léo raconte une anecdote de son travail. Un client bizarre. Une situation absurde. Et on rit. Vraiment. Tous les trois. Le rire est bref. Mais il est vrai. Et il fait du bien. Maman sourit. Elle se lève pour chercher le dessert. Une tarte aux pommes. Ma préférée.

— Tu t'en souviens ? je demande.

— Bien sûr, dit-elle.

Et je sens que derrière cette phrase, il y a tout ce qu'elle n'a pas su dire. On mange. On parle un peu plus. On rit encore. Et quand le dîner se termine, je me dis que ce n'est pas parfait. Mais c'est vivant. On débarrasse ensemble. Léo lave. Je rince. Maman essuie. Et dans cette chorégraphie banale, je sens que nous sommes en train de devenir quelque chose. Pas une famille comme les autres. Mais une forme de lien. Un tissage nouveau. Quand je monte me coucher, je jette un dernier regard vers la cuisine. Maman est là, seule, qui range les verres. Elle me voit. Elle me sourit. Et je sais. Je sais que ce soir, quelque chose a commencé.

Chapitre 37

LEO (lettre à Camille)

« Maman,

*Je voulais t'écrire ce matin,
pendant que tout est encore frais.
Hier soir, on a dîné chez Élise.
Clara, elle, moi. Je ne sais pas
comment te raconter ça sans le
trahir. Ce n'était pas
spectaculaire. Pas de grandes
révélations. Juste un repas. Trois
assiettes. Une tarte aux pommes.
Mais dans ce dîner, il y avait
quelque chose. Quelque chose de
fragile. De vrai. Élise était
nerveuse, je crois. Clara aussi.
Moi, je faisais semblant d'être à
l'aise. Mais on était tous un peu
maladroits. Et puis, à un moment,
j'ai raconté une anecdote de
boulot. Rien de fou. Juste un client
qui m'a demandé si les câbles
pouvaient "transporter des
émotions". (Tu aurais adoré cette
question.) Et on a ri. Tous les trois.
Vraiment. Pas pour combler le
silence. Pas pour faire semblant.
Mais parce que c'était drôle. Et
parce qu'on était ensemble. Ce
rire, je crois, a tout changé.*

*Après ça, les gestes étaient plus
simples. Les regards plus doux.
Clara a même souri à Élise en
débarrassant. Et moi, j'ai senti
que je n'étais plus un invité. Mais
un fils. Un frère. Je ne sais pas ce
que ça veut dire pour la suite. Je
ne sais pas si cette paix tiendra.
Mais je sais que ce dîner était un
début. Et je voulais que tu le
saches. Parce que tu es à l'origine
de tout ça. Parce que tu as écrit.
Parce que tu as parlé. Parce que
tu as permis. Merci, maman. Pour
ton courage. Pour ta douceur.
Pour ta foi en nous.*

Je t'embrasse,

– Léo »

Chapitre 38

CLARA

La nuit est tombée sur Nantes. La maison est calme. Maman est montée se coucher. Léo et moi sommes restés dans le salon, les tasses encore tièdes entre les mains. On ne parle pas beaucoup. Mais le silence est confortable. Comme une couverture posée sur les épaules. Et puis, sans prévenir, je dis :

— Tu penses souvent à lui ?

Léo ne répond pas tout de suite. Il regarde sa tasse. Puis il me regarde.

— Pas comme avant, dit-il. Pas avec colère. Juste... avec curiosité.

Je hoche la tête.

— Moi aussi.

Un silence. Mais cette fois, il est habité.

— Tu te souviens de lui ? je demande.

— Quelques choses, dit Léo. Sa voix. Son rire. Sa façon de me parler comme si j'étais déjà adulte.

Je souris.

— Moi, je me souviens de ses mains. Grandes. Toujours en mouvement. Comme s’il ne savait jamais où les poser.

Léo sourit aussi.

— Il était maladroit, je crois. Avec nous. Avec elles.

Je regarde mon frère. Et je sens que nous sommes en train de faire quelque chose d’important. Nous sommes en train de parler de lui. Sans le juger. Sans le fuir.

— Tu lui en veux ? je demande.

— Non, dit Léo. Pas vraiment. Je crois qu’il a fait ce qu’il a pu. Et ce n’était pas assez. Mais ce n’était pas rien.

Je laisse les mots s’installer. Je les laisse me traverser.

— Moi, je lui ai longtemps crié dessus dans ma tête, je dis. Et maintenant, je n’ai plus envie. Juste envie de comprendre.

Léo pose sa tasse. Il s’approche un peu.

— On peut essayer ensemble, dit-il. Pas pour le réparer. Mais pour nous construire.

Je le regarde. Je sens mes yeux piquer. Mais je ne pleure pas.

Je souris.

— D'accord.

Et dans ce mot, il y a tout. La fin de la colère. Le début de la mémoire. Et une forme de paix.

Chapitre 39

CAMILLE

La cuisine est silencieuse. Le thé refroidit dans ma tasse. Et la lettre de Léo est posée devant moi. Je l'ai lue deux fois. Je l'ai laissée m'envahir. Et maintenant, je suis là. Seule. Mais pas isolée. Il m'a parlé du dîner. De la tarte aux pommes. Du rire partagé. De Clara. Et dans ses mots, il y avait quelque chose que je n'attendais pas : De la paix. De la tendresse. De la lumière. Je pense à Clara. À cette fille que je n'ai jamais vraiment connue. À cette jeune femme que j'ai longtemps regardée de loin, avec prudence, avec crainte. À cette sœur de mon fils. Et je me dis que peut-être, il est temps. Je prends une feuille. Je prends un stylo. Et j'écris.

« Clara,

*Je ne sais pas si j'ai le droit de
t'écrire. Je ne sais pas si tu veux
lire ces mots. Mais je les pose ici,
avec douceur, avec respect. Léo
m'a parlé du dîner. De toi. De
votre retour. Et j'ai senti dans ses
phrases quelque chose que je
n'avais jamais entendu avant :
Une forme de joie. Une forme de
lien.*

*Je voulais te dire que je suis
heureuse. Heureuse que vous soyez
ensemble. Heureuse que vous
puissiez avancer. Heureuse que tu
sois là. Je ne suis pas ta mère. Je
ne suis pas ton amie. Mais je suis
une femme qui t'a regardée
grandir de loin, Et qui aujourd'hui
te voit marcher avec force. Merci
d'être là pour Léo. Merci de lui
offrir ce que je n'ai jamais pu lui
donner : Une sœur. Une histoire
partagée. Si un jour tu veux me
parler, je serai là. Sans attente.
Sans pression. Juste là.*

Avec tendresse,

– Camille »

Je relis la lettre. Je ne change rien. Je la plie. Je
la glisse dans une enveloppe. Et je me dis que
peut-être, ce lien entre nous n'a pas besoin d'être
défini. Il a juste besoin d'exister.

Chapitre 40

ÉLISE

Je suis dans l'encadrement de la porte. Invisible. Présente. Clara et Léo sont dans le salon. Ils parlent doucement. Je ne saisis pas tout. Mais je comprends l'essentiel. Ils parlent de lui. De Gabriel. De leur père. Et il n'y a pas de colère dans leurs voix. Pas de reproches. Juste des souvenirs. Des impressions. Des questions sans urgence. Je reste là. Je n'interviens pas. Je n'explique rien. Je n'ajoute rien. Et pour la première fois, je sens que mon silence n'est pas une fuite. Il est une place. Une écoute. Une confiance. Je pense à toutes les fois où j'ai voulu tout dire. Tout justifier. Tout réparer. Je pense à toutes les fois où j'ai cru que me taire, c'était abandonner. Et je comprends que non. Se taire, parfois, c'est laisser les autres exister. Clara parle de ses souvenirs. Léo répond avec les siens. Ils se croisent. Ils se complètent. Ils se découvrent. Et moi, je les regarde. Mes enfants. Mon histoire. Ma paix en devenir. Je recule doucement. Je retourne dans la cuisine. Je prépare du thé. Je laisse la porte ouverte. Et je me dis que je n'ai plus besoin de tout porter. Je peux poser. Je peux respirer. Je peux être là. Sans bruit. Mais avec amour.

Chapitre 41

CAMILLE

La maison est silencieuse. Le thé refroidit dans ma tasse. Et la lettre est là, posée sur la table. Clara m'a écrit. Je l'ai lue une première fois, les mains tremblantes. Puis une deuxième, plus lentement. Et maintenant, je la relis encore. Pas pour comprendre. Pour ressentir.

“Merci pour vos mots. Merci pour votre regard. Je ne sais pas encore ce que nous sommes, vous et moi. Mais je sais que je n'ai plus peur.”

Je laisse les phrases m'envahir. Je pense à cette jeune femme que j'ai longtemps tenue à distance. À cette fille que j'ai regardée avec prudence, avec crainte, parfois avec injustice. Et je me dis que tout cela est en train de changer. Elle m'a tendu la main. Pas pour régler les comptes. Pour ouvrir un espace. Je me lève. Je vais chercher du papier. Je m'assois. Et j'écris.

« Clara,

Merci pour ta lettre. Merci pour ta sincérité. Merci pour ta force. Je ne sais pas non plus ce que nous sommes. Mais je sais que je te vois. Et que ce regard est nouveau,

et précieux. Tu es une femme qui avance. Une sœur pour Léo. Une lumière dans ce chaos que nous avons tous traversé. Je ne veux pas t'imposer quoi que ce soit. Je ne veux pas te demander plus que ce que tu peux offrir. Mais je veux te dire que je suis là. Si un jour tu veux marcher un peu, parler, ou juste partager un silence, je serai là. Avec respect. Avec douceur. Avec reconnaissance.

– Camille »

Je relis. Je ne corrige rien. Je plie la lettre. Je la glisse dans une enveloppe. Et je me dis que parfois, les liens les plus vrais naissent dans les silences partagés. Et dans les mots qu'on ose enfin écrire.

Chapitre 42

LÉO

Je suis assis sur le rebord de la fenêtre, les jambes repliées, le dos contre le mur. Le ciel est pâle, presque transparent. La lumière du matin glisse sur les murs de la cuisine, douce, silencieuse. Et dans cette lumière, je les vois. Clara est debout, une tasse entre les mains. Camille est assise, les mains posées à plat sur la table. Elles parlent. Pas fort. Pas longtemps. Mais elles parlent. Je ne saisis pas les mots. Je ne veux pas les saisir. Je veux juste les regarder. Il y a quelque chose dans leurs gestes. Une retenue. Une pudeur. Mais aussi une forme de tendresse, timide, inattendue. Je pense à tout ce qui nous a séparés. Les silences. Les secrets. Les absences. Je pense à Gabriel. À son ombre. À sa voix que je n'entends plus. À son nom que je peux enfin prononcer sans me crisper. Et je pense à elles. À ces deux femmes que tout opposait. Et qui, aujourd'hui, partagent un thé dans une cuisine baignée de lumière. Clara rit doucement. Camille sourit. Et moi, je reste là, témoin d'un moment que je n'aurais jamais cru possible. Je me souviens de l'enfant que j'étais. Celui qui attendait des réponses. Celui qui se demandait pourquoi il n'avait qu'un morceau de père, qu'un fragment de vérité.

Je me souviens de l'adolescent qui s'est construit dans les interstices. Entre les silences de Camille. Entre les absences de Gabriel. Entre les lettres jamais envoyées. Et maintenant, je suis là. Je suis adulte. Je suis frère. Je suis fils. Et je ressens une paix que je n'avais jamais connue. Pas une paix spectaculaire. Pas une paix triomphante. Une paix discrète. Une paix qui s'installe dans les gestes simples. Dans les regards sincères. Dans les silences partagés. Je me lève. Je vais dans la cuisine. Je ne dis rien. Je m'assois à côté d'elles. Clara me tend une tasse. Camille me regarde. Et dans ce geste, dans ce regard, je sens que je suis là. Entier. Relié. Pas entre deux mondes. Mais au centre d'un cercle qui commence à se refermer. On parle un peu. De rien. De tout. De ce qu'on va cuisiner ce soir. De ce qu'on pourrait faire ce week-end. Et je me dis que c'est ça, peut-être, être une famille. Pas des liens parfaits. Mais des liens choisis. Des liens vivants. Je regarde Clara. Je regarde Camille. Et je me dis que je n'ai plus besoin de chercher ma place. Elle est là. Elle existe. Elle respire.

Et moi, je respire avec elle.

Chapitre 43

CLARA

C'est Léo qui l'a trouvé. Dans une boîte en métal, au fond d'un tiroir que maman n'ouvre jamais. Une boîte sans étiquette, sans cadenas. Juste là, oubliée ou cachée. Il m'a appelé doucement. Je suis descendue. Il n'a rien dit. Il m'a juste montré. Une montre. Pas une montre de luxe. Pas une montre tape-à-l'œil. Une montre simple, en cuir usé, le cadran légèrement rayé. Mais elle fonctionne encore. Le tic-tac est discret, régulier, presque rassurant. Je m'assois à côté de lui. On la regarde. Longtemps.

— C'était la sienne ? je demande.

— Je crois, dit Léo.

Il la prend dans sa main. Il la retourne. Et là, gravé à l'arrière, presque effacé :

« *G. M. — 1997* »

Gabriel. Notre père. Je sens mon cœur ralentir. Comme si le tic-tac de la montre avait pris le relais. Je pense à lui. À son absence. À ses silences. À ses gestes que je n'ai jamais vus. Et je me demande ce qu'il faisait quand il portait cette montre. Est-ce qu'il pensait à nous ? Est-ce qu'il regardait l'heure en se demandant s'il

devait appeler ? Est-ce qu'il l'a enlevée avant de partir ? Léo la pose sur la table. Il ne dit rien. Mais je vois dans ses yeux qu'il imagine autre chose.

— Tu crois qu'il l'a choisie ? je demande.

— Peut-être. Ou qu'on lui a offerte. Ou qu'il l'a trouvée. Peu importe, dit-il. Elle est là.

Je souris. Je tends la main. Je la touche. Le cuir est doux. Le métal est froid. Mais il y a une chaleur étrange dans ce contact. Je ferme les yeux. Et je me dis que cette montre, ce n'est pas un souvenir. C'est une trace. Une empreinte. Un fragment. Et chacun de nous y projette quelque chose. Léo y voit un homme qui a essayé. Moi, j'y vois un homme qui a fui. Mais dans ce tic-tac, il y a une chose que nous partageons : Le temps. Le même père. Le même manque. Je rouvre les yeux. Je regarde Léo.

— On la garde ? je demande.

Il hoche la tête.

— Oui. Mais pas pour la ranger. Pour la porter. À tour de rôle.

Je souris. Et je sens que quelque chose se répare. Pas le passé. Mais notre façon de le porter.

Chapitre 44

ÉLISE

La pluie s'est arrêtée. Les pavés brillent encore. Je marche lentement, sans but précis. Je suis entrée dans la librairie pour m'abriter, mais je suis restée pour le silence. Je flâne entre les rayons. Je touche les couvertures. Je lis les quatrièmes. Je cherche sans chercher. Et puis je la vois. Camille. Elle est là, à quelques mètres. Devant le rayon poésie. Un livre ouvert dans les mains. Concentrée. Paisible. Je m'arrête. Je ne sais pas quoi faire. Partir ? Avancer ? Faire semblant de ne pas l'avoir vue ? Mais elle lève les yeux. Elle me voit. Et elle ne détourne pas le regard. Je m'approche. Pas trop. Juste assez pour que ce soit un geste.

— Bonjour, je dis.

— Bonjour, Élise, répond-elle.

Sa voix est calme. La mienne aussi. Un silence. Mais pas gêné. Juste suspendu. Je regarde le livre qu'elle tient. Un recueil de René Char.

— C'est beau, je dis.

— Oui, dit-elle. J'en avais besoin.

Je hoche la tête. Je comprends.

— Clara m’a parlé de vous, dit-elle.

Je sens mon cœur se tendre. Mais je reste droite.

— Elle m’a parlé de vous aussi.

Un autre silence. Mais cette fois, il est doux.

— Je crois qu’elles avancent, dit Camille.

— Oui, je dis. Et nous aussi, peut-être.

Elle sourit. Un sourire discret. Mais vrai.

— Bonne lecture, je dis.

— Bonne journée, Élise.

Je m’éloigne. Je ne me retourne pas. Je n’ai pas besoin. Et je me dis que parfois, les plus grandes réconciliations ne passent pas par des mots. Mais par un regard. Un livre. Un silence partagé.

Chapitre 45

CLARA (lettre retrouvée)

*Date inconnue — carnet à spirale,
page cornée*

« Cher papa,

*Je ne sais pas si je dois t'appeler
comme ça. Je ne sais pas si tu
veux que je t'appelle comme ça.
Mais c'est comme ça que je pense
à toi, alors je le fais.*

*Aujourd'hui, j'ai eu un contrôle de
maths. J'ai eu 14. Maman a dit
que c'était bien. Moi, j'aurais
aimé que tu sois là pour me dire
que c'était très bien.*

*Je ne sais pas où tu vis. Je ne sais
pas si tu penses à moi. Mais moi,
je pense à toi. Souvent. Même
quand je fais semblant que non.*

*Je t'imagine avec une voix grave.
Avec des mains grandes. Avec un
rire qui fait du bruit. Je t'imagine
me raconter des histoires. Me dire
que je suis forte. Que je suis drôle.
Que je suis ta fille.*

*Parfois, je me dis que tu as une
autre famille. D'autres enfants. Et
que tu es heureux. Et je me dis que
c'est bien. Mais je voudrais que tu
sois un peu triste aussi. Triste de
ne pas me voir.*

*Je ne t'en veux pas. Je crois. Je
suis juste fatiguée de ne pas
savoir.*

*Alors j'écris. Pour que tu existes
quelque part. Pour que je puisse te
parler, même si tu ne réponds pas.*

*Si un jour tu lis cette lettre, Sache
que je t'ai attendu. Et que j'ai
appris à vivre sans toi. Mais que je
ne t'ai jamais oublié.*

Ta fille, Clara »

Chapitre 46

LEO

C'est Clara qui me le dit. En passant, presque sans y penser.

— Maman a croisé Camille à la librairie, dit-elle. Elles se sont saluées. Elles ont parlé un peu. Rien de spécial.

Je lève les yeux. Je la regarde. Elle continue à ranger les tasses comme si elle venait de me dire qu'il allait pleuvoir demain. Mais moi, je reste figé. Pas de stupeur. Pas d'inquiétude. Juste... une forme de calme. Elles se sont croisées. Elles se sont parlé. Et le monde ne s'est pas effondré. Je m'assois. Je laisse l'information s'installer. Je pense à toutes les années où j'ai vécu entre elles. Entre leurs silences. Entre leurs regards évités. Entre leurs versions de l'histoire. Et maintenant, elles se sont vues. Pas dans une réunion. Pas dans un règlement de comptes. Dans une librairie. Entre les pages. Entre les mots. Je imagine la scène. Élise, droite, un peu tendue. Camille, calme, un livre à la main. Un bonjour. Un sourire. Peut-être un mot sur Clara. Peut-être rien. Et je ressens quelque chose que je n'avais jamais connu. Un soulagement. Un vrai. Pas celui qu'on force. Pas celui qu'on espère. Celui qui vient quand on ne l'attend plus.

Je me rends compte que je n'ai rien eu à faire.
Pas de médiation. Pas de stratégie. Juste le
temps. Juste les gestes simples. Je regarde Clara.
Elle me tend une tasse. Je la prends.

— Tu crois qu'elles vont se revoir ? je demande.

Elle hausse les épaules.

— Peut-être. Mais ce n'est pas à nous de décider.

Je hoche la tête. Elle a raison. Et je me dis que
c'est ça, grandir. Accepter que les choses se
fassent sans nous. Et que parfois, c'est mieux
ainsi. Je bois mon thé. Il est tiède. Il est bon. Et
moi, je respire.

Chapitre 47

CLARA

Je rangeais mes affaires. Pas pour déménager. Juste pour faire de la place. Pour respirer. Une boîte en carton, au fond du placard. Des cahiers, des stylos, des lettres jamais envoyées. Et ce carnet. À spirale. Couverture violette, un peu déchirée. Je l'ouvre. Je feuillette. Et je tombe sur une page. Une écriture maladroite. La mienne. Petite. Fragile. Je lis. Je me souviens. Je ne savais pas que j'avais écrit ça. Ou peut-être que je l'avais oublié pour ne pas pleurer. Je m'assois. Je relis. Et je sens quelque chose se fissurer doucement.

« *Cher papa...* »

Je prends mon téléphone. J'écris à Léo.

Moi: Viens. J'ai retrouvé quelque chose.

Léo arrive une heure plus tard. Il entre sans bruit. Je lui tends le carnet. Il ne dit rien. Il s'assoit à côté de moi. Je lui montre la page. Il lit. Lentement. Sans m'interrompre.

Je le regarde. Je vois ses yeux bouger sur les lignes. Je vois sa mâchoire se tendre. Je vois ses

doigts se refermer sur le bord du carnet. Quand il termine, il reste silencieux. Puis il dit :

— Tu l’as écrit quand ?

— Je ne sais pas. Peut-être huit ans. Peut-être neuf.

Il hoche la tête. Il repose le carnet. Il me regarde.

— Tu étais seule, dit-il.

— Oui.

Et dans ce mot, il y a tout. L’absence. Le manque. L’attente. Mais aussi la force. On ne parle pas tout de suite. On reste là. Dans le salon. Le carnet entre nous. Comme un témoin. Je pense à cette petite fille que j’étais. À ses questions. À ses inventions. À sa capacité à espérer malgré tout. Léo me prend la main. Il ne dit rien. Mais je sens qu’il comprend.

— Tu veux qu’on le garde ? demande-t-il.

— Oui. Mais pas pour le ranger. Pour le relire. Pour s’en souvenir.

Il sourit. Et je sens que quelque chose se répare. Le téléphone sonne. Je sursaute. Léo aussi. Je regarde l’écran. Numéro inconnu. Je hésite. Puis je décroche.

— Allô ?

Une voix. Hésitante. Vieillie. Fatiguée.

— Bonjour... Je suis désolé de vous déranger. Je m'appelle Gabriel.

Je ne respire plus. Léo me regarde. Je mets le haut-parleur.

— Je ne sais pas si je devrais appeler. Mais j'ai reçu une lettre. Une vieille lettre. Elle m'a été envoyée par erreur, je crois. Elle était dans une boîte que ma sœur a retrouvée. Elle était signée... Clara.

Je ferme les yeux. Je sens mes mains trembler.

— C'était moi, je dis.

Un silence. Puis un souffle.

— Je suis désolé. Je ne savais pas. Je ne savais pas que tu avais écrit. Léo se lève. Il marche dans la pièce. Il s'arrête. Il revient. Je reste assise. Je tiens le téléphone comme un fil trop tendu.

— Pourquoi maintenant ? je demande.

— Parce que je n'ai plus peur, dit Gabriel. Parce que je suis malade. Et parce que je ne veux pas partir sans vous avoir parlé.

Je regarde Léo. Il me regarde.

— Elle n'a jamais été envoyée, je dis.

Elle était dans mon carnet. Comment l'avez-vous reçue ?

— Ma sœur a retrouvé des affaires. Elle a cru que c'était pour moi. Elle me l'a donnée. Et j'ai lu. Et j'ai pleuré.

Je ne sais pas quoi dire. Je ne sais pas quoi ressentir. Mais je sais que quelque chose vient de changer. Léo prend le téléphone. Il parle.

— Je suis Léo. Je suis ton fils.

Un silence. Puis une voix tremblante.

— Je sais. Je suis désolé.

Léo ne pleure pas. Mais sa voix est basse. Chargée.

— Que voulez-vous ? je demande.

— Rien. Juste vous entendre. Juste vous dire que je pense à vous. Que je vous ai toujours pensé.

Je ferme les yeux. Je respire.

— On va réfléchir, je dis. On va voir.

— D'accord, dit-il. Merci d'avoir répondu.

L'appel est terminé. Le salon est silencieux. Le carnet est toujours là.

Léo s'assoit. Il me regarde.

— Tu veux le voir ? demande-t-il.

Je ne sais pas. Pas encore. Mais je sais que je veux comprendre. Je veux choisir. Et pour la première fois, je sens que nous pouvons le faire ensemble. Je prends le carnet. Je le referme. Je le pose entre nous.

Et je dis :

— On verra. Mais pas seuls.

Léo sourit. Et moi, je respire.

Chapitre 48

ÉLISE

C'est Clara qui me l'a dit. Pas tout de suite. Pas brutalement. Juste après le dîner, alors que je rangeais les assiettes.

— Il a appelé, dit-elle.

Je me suis figée. Je n'ai pas demandé "qui". Je savais. Gabriel. Il. Ce pronom suffit. Il a toujours suffi. Je pose une assiette. Je m'assois. Je regarde ma fille. Elle ne baisse pas les yeux. Elle ne cherche pas à me ménager. Elle est calme. Elle est adulte.

— Il a retrouvé une lettre, dit-elle. Une vieille lettre que j'avais écrite enfant. Il a voulu parler.

Je ne dis rien. Je sens mon cœur battre trop vite. Pas de colère. Pas de panique. Juste une forme de vertige.

Gabriel. Je n'ai pas prononcé ce nom depuis des années. Je l'ai pensé. Je l'ai combattu. Je l'ai enfermé. Mais je ne l'ai pas dit. Et maintenant, il revient. Par la voix de Clara. Par le regard de Léo. Par une lettre oubliée.

Je me lève. Je vais dans ma chambre. Je ouvre un tiroir. Je sors une boîte. Des lettres. Des photos. Des fragments. Je prends une photo de Gabriel. Je la regarde. Je ne pleure pas. Je me souviens. De sa voix. De ses mains. De ses silences. Je me souviens de ce que j'ai aimé. Et de ce que j'ai fui.

Quand il est parti, j'ai fait un pacte avec moi-même. Ne pas le chercher. Ne pas le nommer. Ne pas le haïr. Juste l'oublier. Mais on n'oublie pas un homme avec qui on a eu un enfant. On n'oublie pas un homme qu'on a aimé. On n'oublie pas un homme qui a laissé un vide. On apprend à vivre avec ce vide. On le meuble. On le décore. On le transforme en silence. Et maintenant, ce silence est brisé. Je m'assois sur le lit. Je tiens la photo. Je regarde ses yeux. Je me demande ce qu'il a dit. À Clara. À Léo. Je me demande s'il a pleuré. S'il a regretté. S'il a compris. Je me demande s'il pense à moi. Pas comme une femme qu'il a quittée. Mais comme une femme qu'il a blessée. Je me demande si je veux lui parler. Et je ne sais pas. Je ne sais pas si je veux entendre sa voix. Je ne sais pas si je veux lui dire ce que j'ai porté. Je ne sais pas si je veux lui montrer ce que j'ai construit sans lui. Mais je sais que je ne peux plus faire semblant.

Je prends mon carnet. Celui que je n'ai pas ouvert depuis des mois. Je tourne les pages. Je trouve une blanche.

J'écris.

*« Il a appelé. Il a parlé. Il a osé.
Et moi, je suis là. Pas pour effacer.
Pas pour juger. Juste pour faire
face.*

*Je ne sais pas ce que je ressens. Je
ne sais pas ce que je veux. Mais je
sais que je ne suis plus seule.*

*Clara est forte. Léo est solide. Et
moi, je suis en train de devenir
vraie.*

*Je ne suis plus la femme qui
attend. Je ne suis plus la mère qui
protège. Je suis celle qui regarde.
Celle qui écoute. Celle qui
accepte. »*

Je referme le carnet. Je respire. Je me dis que peut-être, je peux avancer. Pas en oubliant. Mais en accueillant.

Je me souviens d'un jour. Clara avait six ans. Elle m'a demandé :

— *Pourquoi papa n'est pas là ?*

J'ai dit :

— Il est parti.

Elle a demandé :

— Est-ce qu'il reviendra ?

J'ai dit :

— Je ne sais pas.

Et elle a dit :

— Moi, je vais l'attendre.

Je me souviens de cette phrase. Je me souviens de son regard. Je me souviens de ma peur. Et maintenant, elle n'attend plus. Elle parle. Elle choisit. Et moi, je dois faire pareil.

Je retourne dans le salon. Clara est là. Léo aussi. Ils parlent doucement. Ils ne me regardent pas tout de suite. Je m'approche. Je m'assois.

— Il a appelé, je dis.

Ils me regardent. Ils ne parlent pas.

— Je ne sais pas ce que je veux faire, je dis. Mais je veux que vous sachiez que je suis là. Que je vous écoute. Que je vous soutiens.

Clara hoche la tête. Léo sourit.

Et moi, je sens que quelque chose s'ouvre. Pas
une porte. Pas une blessure. Un possible.

